

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 16.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 AVRIL 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Le chant dans les écoles et dans les familles.—Bibliographie (*suite et fin*).—Lois de chasse et de pêche.—Vingt mille lieues sous les mers (*suite*).—Nouvelles générales.—Variétés.—Owen O'Sullivan et ses souvenirs (*suite et fin*).—Nos gravures : Le "Bénédicté;" Le luxe une cause de crime; Une rue de Rouen en 1820.—Fête à St. Michel de la Pigeonnière.—Rosalba, etc.—Le Parlement Fédéral.—Enigmes, charades, proverbes, questions, etc.—L'Œuf de Pâques.—Pluie de Monches.—Usages du monde.—Poésie : Intimité.—Le Jeu de Dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Le "Bénédicté."—Une rue de Rouen en 1820.—Le luxe une cause féconde de ruine et de crime.

## LE CHANT DANS LES ECOLES ET DANS LES FAMILLES

Il existe, dans notre population, des aptitudes plus qu'ordinaires pour la musique. Mais, ce qui peut paraître singulier, il y a, en même temps, un préjugé inexplicable contre ceux qui cultivent cet art.

Ainsi, il est bien entendu qu'un musicien n'est pas un homme sérieux, ni à la hauteur des autres, et qu'il a, généralement, juste assez d'intelligence, en dehors de son art, pour suivre les chemins les plus battus de la vie. Il peut bien faire, à la fois, un gardien de la paix, un commissionnaire ou un bedeau passable, ces professions n'exigeant pas une intelligence ou des connaissances exceptionnelles; mais on ne comprendra jamais qu'il puisse être avocat, médecin, ou membre d'aucune autre profession libérale. Il faut qu'il renonce à l'un des deux états : s'il chante, il ne plaidera pas, et, s'il plaide, il ne doit pas chanter. Ce funeste et sot préjugé a déjà fait et fera encore bien des victimes.

Le musicien, en dehors de son art, ne compte point. Dans toutes les choses de la vie, quand on dit : "C'est un musicien," on prend un petit air de pitié comme si l'on disait : "C'est un pauvre idiot." Or, moi, je vous réponds qu'entre l'objet de cette remarque blessante et celui qui la fait, l'imbécile est rarement celui qu'on pense.

Quoi qu'il en soit, nous avons en toute probabilité, dans cette fausse impression, malheureusement trop répandue, l'explication du peu d'attention que l'on donne à la musique, et surtout au chant, dans nos écoles et dans nos familles.

Je ne parle pas, bien entendu, des maisons d'éducation supérieure, où l'enseignement musical tend à s'établir d'une manière sérieuse.

Mais pour ce qui est des familles et des autres écoles, le fait est extrêmement regrettable. La musique est un grand pouvoir moralisateur; et le chant, qui en est l'expression la plus simple mais la plus émouvante, devrait être partout l'objet d'une culture spéciale.

C'est avec le chant qu'ont été calmées les premières douleurs de l'homme à son berceau, qu'ont été apaisés ses premiers cris. C'est encore à l'aide du chant que la mère, en berçant son enfant sur ses genoux, a jeté dans son cœur et dans son esprit les premières semences religieuses et morales. Quel est le vieillard, arrivé à la limite extrême de la vie, qui ne se rappelle encore vivement les premiers chants qu'il ont frappé son oreille par la voix de sa mère? Car le chant grave dans l'esprit, d'une manière extrêmement forte, les idées auxquelles il sert de véhicule, et il agit vivement sur les âmes. Par son heureuse influence, les mauvaises passions se cal-

ment et les cœurs se rapprochent. Reportez-vous aux jours de votre enfance, et rappelez-vous combien de querelles se sont terminées par le chant d'une ronde, combien de rancunes ont été dissipées par un couplet de chanson. Le chant nous rend meilleurs et nous aide à supporter nos défauts mutuels. C'est un lien dans la famille.

Il éloigne aussi la fatigue et donne du cœur à l'ouvrage. Ecoutez nos voyageurs canadiens obligés de manier la pagaie pendant de longues heures, sur les rivières d'en haut : ils accompagnent leur rude travail d'une chanson qui leur fait oublier la lassitude et soutient réellement leurs forces. Prêtez l'oreille au chant des matelots qui virent au cabestan, et voyez si chaque note de cette mélodie plaintive et hardie à la fois ne semble pas donner je ne sais quel nerf aux travailleurs.

Quand la fanfare guerrière sonne la charge, non-seulement les hommes, mais les chevaux mêmes frémissent d'ardeur et s'élancent en avant. Pendant une longue marche, les cuivres ou un chœur de voix règlent le pas et font réellement disparaître les fatigues de la route.

C'est là une expérience de tous les jours; et, du reste, il ne peut y avoir qu'une opinion à ce sujet. Tout le monde, j'en suis convaincu, admet, en principe, l'utilité, l'excellence de la musique vocale. Seulement, de là à la pratique, il semble y avoir un abîme infranchissable. Cependant, comme en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte; et si nous nous mettions une fois à cultiver sérieusement le chant dans nos écoles et dans nos familles, nous verrions bientôt nos campagnes devenir ce que sont les provinces d'Allemagne, des asiles toujours ouverts aux œuvres des grands maîtres; chaque maison, chaque chaumière pourrait connaître et goûter quelques-unes de ces mélodies suaves qu'on ne chante pas, qu'on n'entend pas sans éprouver un attendrissement qui adoucit le caractère et rend l'âme meilleure.

C'est aux mères, c'est aux pères à donner eux-mêmes l'exemple en se mettant courageusement à l'œuvre : les enfants les imiteront volontiers et garderont cette bonne habitude qui deviendra pour eux une seconde nature.

Mais, quoi qu'ils fassent, cependant, les parents ne peuvent pas à eux seuls accomplir cette tâche; et c'est ici que commence le rôle et, par conséquent, la responsabilité de l'instituteur.

Chacun a pu remarquer les résultats étonnants que l'on a obtenus dans les salles d'asile. On fait apprendre et dire une foule de choses intéressantes, on fait exécuter toute espèce de travaux mignons à de tout petits enfants, et à l'aide de quoi? seulement avec le chant.

Le chant est, par lui-même, une force extraordinaire, un auxiliaire puissant que nos instituteurs auraient tort de négliger; et ce qui se fait dans les salles d'asile, non-seulement pourrait, mais devrait se faire dans nos écoles primaires et même dans nos écoles supérieures. Que les instituteurs consacrent, chaque jour, à ces exercices une demi-heure, ou mieux une heure, et ils s'apercevront que ce temps n'a pas été perdu.

Il faut, cependant, que la chose soit faite avec intelligence. Ainsi, on ne doit pas se contenter de faire chanter le premier air venu, avec des paroles insignifiantes; ce serait parfaitement inutile et quelque-

fois nuisible. Il faut choisir des airs faciles et agréables à entendre, avec des paroles bien faites et non pas de ces vers chevillés que l'on trouve dans la plupart des romances et dans un grand nombre de cantiques. On fait d'abord chanter à l'unisson; puis, à mesure que les voix s'affermissent et que l'oreille s'habitue aux intonations, on peut diviser les parties et faire chanter à deux, trois et quatre voix. Une chose à laquelle il faut bien veiller, c'est de ne pas faire chanter sur un ton trop élevé. La musique écrite pour les enfants et les jeunes gens ne devrait jamais dépasser le *fa* naturel de la première ligne de la portée dans la clef de *sol*. Autrement, on brise les voix, et, au lieu d'avoir du chant, on a tout simplement des cris.

Quant aux paroles, un instituteur intelligent saura toujours en adopter de convenables, et même en composer lui-même. Les sujets ne manquent pas : les vérités religieuses, les principes de morale, les faits historiques et les dates célèbres, la géographie, la partie de l'arithmétique qui s'apprend par cœur. Tel est le vaste champ qui s'offre à ses travaux.

Ici encore, un bon exemple à suivre est celui des salles d'asile, qui, sous ce rapport, sont arrivées à des résultats très-satisfaisants.

Il va sans dire que le maître doit en même temps donner des leçons de solfège.

Mais tous les instituteurs ne savent pas le solfège : voilà l'objection. Ils devraient le savoir : voilà la réponse. Je comprend cependant, que, pour les anciens instituteurs, on doive user d'indulgence; mais quant aux nouveaux, on ne saurait être trop ferme sur ce point, et le chant devrait être un des sujets d'examen devant les commissions chargées d'octroyer les brevets de capacité. Nous avons aujourd'hui quatre écoles normales dans lesquelles la classe de solfège est obligatoire depuis longtemps. Chaque année, le nombre des instituteurs et des institutrices sachant le solfège augmente et se répand dans nos campagnes. C'est à eux de donner l'exemple et d'affirmer encore par là une de leurs supériorités. C'est à eux de forcer, par leurs succès dans ce sens, les autres instituteurs à adopter le même système, afin de ne pas rester sur un pied d'infériorité.

Le jour où le chant sera enseigné avec intelligence dans nos écoles, il y aura un grand pas de fait. Les jeunes élèves, tout instinctivement, sans efforts, répéteront chez eux les leçons apprises à l'école. Car un morceau de chant est une leçon agréable à répéter. Il s'agit donc de bien commencer, et la musique, une fois connue, offre assez d'attraits en elle-même pour qu'on ne songe pas à l'oublier, mais qu'on tienne, au contraire, à perpétuer ses traditions. Avec ce goût et ces habitudes, la population de nos campagnes acquerrait le sentiment du grand et du beau, et, par suite, l'amour de son état; car, le cultivateur qui comprend la beauté de la nature et les grandes scènes qu'il a constamment sous les yeux, ne peut pas faire autrement que d'affectionner un état qui lui procure toutes ces nobles jouissances. Or, la musique, et surtout le chant, excellent à peindre la grande nature et ses beautés si variées.

Le chant nous rapproche aussi de Dieu et, par là même, soutient la morale. Ce n'est pas sans but que l'Eglise a voulu relever par le chant la pompe de ses cérémonies, et que, dans les livres saints, on

parle si souvent des cantiques éternels que font entendre les chœurs célestes devant le trône du Très-Haut. C'est l'expression du bonheur et du contentement que donne la conscience tranquille. C'est la grande voix de toute la nature créée qui chante pour célébrer la gloire de son Créateur, pour lui offrir sa reconnaissance ou pour lui confier ses douleurs. Car le chant a des modulations pour tous les sentiments, des vibrations qui répondent à toutes nos impressions, et, s'il peut exprimer la joie et le bonheur, il sait apporter également à la douleur un baume rafraîchissant.

On voit, par ce que nous venons de dire, que l'introduction du chant dans nos écoles est une chose plus importante qu'on ne le pense généralement, et qu'il est temps que nous nous mettions à l'œuvre pour travailler de toutes nos forces à produire un résultat si désirable.

NAPOLEON LEGENDRE.

## BIBLIOGRAPHIE

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE QUÉBEC PAR L'ABBÉ JEAN HOLMES, 2<sup>e</sup> édition.— Québec, 1876.—Darveau, in-8.—pp. 211

(*Suite et fin*)

Les démonstrations scientifiques ou historiques qui occupent les trois premières conférences sont dépourvues de toute pédanterie; elles ont l'allure aimable et spirituelle de l'enseignement de M. Holmes, elles sont remplies de traits heureux dans lesquels il se retrouve tel que ses élèves l'ont connu. J'en citerai quelques-uns.

Après avoir répondu à la sottise critique de Voltaire et de ses adeptes, qui trouvaient si ridicule que la création de la lumière dans le récit de Moïse, précédât celle des astres, il ajoute : "Il y a plus, le terme dont se sert Moïse signifie *lumière-feu*, d'accord avec les savants qui se persuadent de jour en jour plus fortement que la lumière, la chaleur, l'électricité et le magnétisme ont une même nature et qu'ils ont dû exister avant la formation des corps terrestres. Les plus hardis frondeurs se demandent comment, au sein de la nuit des temps, l'auteur de la Genèse a pu savoir si bien ce qu'était la lumière. L'humble chrétien, sans étalage de science, répond : "C'est qu'il avait un bon maître!"

Introduisant l'homme dans le paradis terrestre, et après avoir reproduit la défense que Dieu lui avait faite, il s'écrie :

Voilà la véritable épreuve ouverte.... nous y sommes tous, mes frères, il s'agit de nous et de nos immortelles destinées.

Plus loin, substituant les preuves morales aux preuves historiques, il dit avec un accent de vérité sublime : "Vous connaissez l'histoire de cette fatale catastrophe, si naïve dans sa forme, si effrayante dans sa profondeur, telle que l'écrivain sacré nous l'a transmise; histoire, qui de bouche en bouche, de colonne en colonne, est parvenue à toutes les nations anciennes et modernes; histoire, hélas, que nous n'avons nul besoin d'aller lire dans les collections de l'antiquaire, sur les pyramides de l'Égypte, les pagodes de l'Inde ou les tombeaux du Mexique : elle est au-dedans de nous; elle se répète à chaque cri de notre conscience, à chaque pulsation de notre cœur malheureux et coupable!"

Et ailleurs, après avoir démontré que la femme, reconnaissante de sa réhabilitation dans la personne de la seconde Ève, avait

contribué sous le christianisme à relever l'homme dont elle avait causé la première chute, après avoir déploré les efforts que fait l'incrédulité pour chasser l'esprit de religion du dernier sanctuaire où il se réfugie, il termine par ces paroles pleines de sarcasme et d'énergie :

Voulez-vous, mes frères, en trois mots une preuve ? L'incrédule a honte et horreur de son ouvrage : trouvez-moi, je ne dis pas un chrétien, trouvez-moi un impie qui voudrait unir son sort à celui d'une femme sans religion ! Il y a là tout un procès, avec jugement péremptoire.

Enfin, dans la première conférence sur la papauté, après s'être écrié : " Ignorance, superstition, siècle de fer, nuit des temps modernes, tout cela est bientôt dit : " après avoir rappelé Gerbert, moine français devenu pape sous le nom de Sylvestre II, et qui construisit les premières horloges à roues et inventa un orgue mu par la vapeur ; Guy d'Arezzo, à qui nous devons les notes de la musique, Roger Bacon, moine franciscain, qui inventa la poudre à canon, la cloche des plongeurs, et reconnut la direction de l'aiguille aimantée ; Raymond Lulle, écrivain, à qui l'on attribue jusqu'à mille ouvrages différents, Albert le Grand, Dante, Pétrarque, Pic de la Mirandole, le pape Adrien IV, et une foule d'autres génies prodigieux, revenant par une transition aussi brusque qu'heureuse à son thème principal, il terminait ainsi :

Un pape français aurait inventé nos horloges, le mouvement par la vapeur ? — Il serait bien juste qu'une dizaine de steamers français, montés de quelques milliers de braves allassez briser la junte misérable qui tient Rome dans la terreur, et faire vibrer encore à l'oreille de Pie IX le timbre majestueux de l'horloge du Vatican !

Et puis comme si la chose devait se passer dans le cours de la semaine, il ajoutait :

" A dimanche ! "

Du reste, il ne se trompait pas de beaucoup ; c'était le 13 mars qu'il s'exprimait ainsi ; le 25 avril, le général Oudinot, à la tête de l'armée française débarqua à Civita Vecchia, le 28 il marchait sur Rome, qui fut prise le 3 juillet, et le 4 avril de l'année suivante, Pie IX rentra au Vatican. La seconde république et le second empire l'y maintinrent, et lorsque la France se lassait de sa glorieuse mission, la chrétienté s'en chargea, le Canada sut fournir son contingent, et chose que l'orateur n'avait certainement point prévu, mais qui dut, s'il est possible, augmenter son bonheur là-haut, ce contingent se composa de plus de cinq cents jeunes Canadiens presque tous élèves de ces collèges qu'il aimait tant, ou de ces écoles normales dont il avait tant désiré le succès.

Depuis plus de vingt-cinq ans que ces conférences ont été publiées, et que la question du pouvoir temporel des papes est discutée, elle a fait produire bien des ouvrages, prononcer bien des discours ; nous en connaissons peu où elle ait été traitée d'une manière à la fois plus concise et plus émouvante. Il appelle à son secours des écrivains distingués et surtout des écrivains protestants. Il ne se contente point du fameux passage de Macauley, nouveau à cette époque, mais tant de fois cité depuis ; mais il emprunte la substance de plusieurs pages à cet écrivain, et la fait précéder de plusieurs autres citations parmi lesquelles s'en trouve une de son compatriote le chancelier Kent, qu'il signale avec une complaisance bien naturelle :

Déjà, dit-il, il faut précipiter notre course si nous voulons garder une place pour deux ou trois magnifiques citations qui résument presque en entier ce que mille témoignages passés et présents auraient pu nous dire. Je me bornerai pour le moment à une courte remarque du chancelier Kent, surnommé le Blackstone de notre Amérique. Ce qui me le fait choisir, c'est que, nourri dans tous les préjugés puritains de la Nouvelle-Angleterre, il n'a pu rendre quelque hommage à la vérité dont il s'agit qu'à l'aide des plus fortes convictions :

" L'histoire de l'Europe, durant la première partie des temps modernes, abonde en preuves intéressantes et fortes de l'autorité qu'exerçait l'Eglise sur des princes turbulents et de féroces guerriers ; en preuves, dis-je, qui démontrent l'effet de cette autorité pour adoucir les mœurs, réprimer la violence, faire aimer la paix, la modération et la justice."

Puis viennent Voigt, Hurter, Ranke, Roscoe, tous comme introduction aux passages plus éloquentes de Macauley. On

voit que l'habile conférencier savait choisir des autorités peu suspectes au point de vue des adversaires qui pouvaient se trouver dans son auditoire. Et il s'en trouvait ; beaucoup de protestants d'abord, puis un certain nombre de catholiques que la lecture des ouvrages répandus alors avaient préjugés sur cette question plus historique et politique que religieuse à leurs yeux. M. Holmes abordait les côtés difficiles avec une franchise et une largeur de vues qui faisaient disparaître toutes les préventions, trouvant toujours le mot juste, le trait qui détruisait l'objection en faisant sourire celui qui était tenté de la faire. Parlant de ce pouvoir d'arbitrage que les souverains eux-mêmes avaient décerné aux pontifes, et après avoir distingué cette médiation temporelle des questions de dogme et de morale, il dit :

Mais nous sommes bien peu en état d'apprécier les événements qui soulèvent tant d'indignation amère. Spectateurs dans le lointain, nous voyons le combat des flots, la fureur des vents, les périls de cette Arche de l'Eglise qu'environnait le déluge des erreurs et des passions humaines ; nous croyons follement que si nous eussions été là, tout eût été à merveille !

Ceux qui ont approfondi l'histoire savent que durant plusieurs siècles, ainsi que nous le remarquons tout à l'heure, les papes avaient à démêler les affaires les plus compliquées, les plus difficiles. De tous les points de la chrétienté, on s'adressait à eux, on les prenait pour arbitres surtout dans les querelles de prince à prince, de pays à pays ; on ne connaissait point dans l'univers de juges aussi équitables, aussi désintéressés. Ordinairement on souscrivait de bon cœur à leurs décisions. C'eût été beau d'y voir un congrès de Vienne, de Gand ou de Bruxelles, une convention, un protocole, une assemblée de diplomates ! Une fois on s'en était rapporté à l'avis d'un prince renommé par ses vertus et sa haute prudence : c'était Saint Louis. Il examina la cause, jugea selon la justice... et les parties adverses se battirent après comme auparavant.

Ces conférences furent pour bien dire le chant du cygne. Il fut forcé de les interrompre et ne reparut dans la chaire de Notre-Dame qu'une fois, au printemps de 1852, nous dit son biographe.

On aurait dit pendant tout le cours de ces instructions que son auditoire avait un pressentiment qu'il en serait ainsi : il n'y eut jamais autant de foule dans la vaste église : nef, chapelles, galeries étaient remplies. Et c'était l'élite de Québec, tout ce qu'il y avait d'hommes instruits et de femmes distinguées ; le peuple, le vrai peuple, lui aussi quittait tout pour aller entendre ces savants discours ; il s'y portait avec une ardeur et une constance, qui prouvent combien l'on a tort de croire de semblables sujets au-dessus de sa portée. Tout dépend de la manière dont vous les traitez. Soyez simple, clair, naturel, sympathique ; adressez-vous aux sentiments, au cœur en même temps qu'à l'intelligence, et avec cela, soyez aussi élevé et aussi savant que vous le voudrez : le peuple vous comprendra, et s'il y trouve d'abord quelque difficulté, l'effort qu'il aura fait le piquera au jeu, il sera content de lui-même et il vous en tiendra compte. C'est une grande erreur que de s'imaginer que le peuple aime que l'on soit familier, trivial même, que l'on ait l'air à descendre jusqu'à lui ; rien, au contraire, ne lui déplaît davantage, et cela avec raison. Dans ces hautes questions, dans ces tableaux du monde, des astres, de la création, des infiniment grands, et des infiniment petits, de l'âme humaine et de ses immortelles destinées, de l'histoire du genre humain, il est aussi bien chez lui que tous les savants ; plus il y aura pour lui d'inconnu et de neuf, plus il s'y intéressera, car plus il apprendra de choses dont sa raison et son imagination sont naturellement avides ; vous le faites entrer dans un domaine que Dieu lui a destiné comme à nous, vous lui faites ouvrir les yeux, voir une part de son héritage que les préoccupations de la vie lui avaient cachée ; encore un fois, il vous en tiendra compte.

Mais si le prédicateur est déjà, comme M. Holmes, chéri de son public, identifié pour bien dire avec lui, les difficultés d'une pareille entreprise seront encore diminuées de beaucoup. Plusieurs orateurs ont depuis attiré la foule autour de la chaire de Notre-Dame ; aucun ne semblait plus que lui posséder cette mystérieuse influence que donne une sympathie mutuelle, qui fait qu'ora-

teur et auditoire se comprennent d'avance. On aimait pour lui-même cet Américain devenu Canadien, qui parlait notre langue avec tant de pureté et d'élégance, mais avec un accent et surtout une intonation qui ne laissaient pas oublier son origine ; on admirait ce protestant converti, qui réfutait avec tant de conviction et en même temps de modération et de charité, les erreurs qu'il avait abjurées ; on savait gré à ce savant, à ce laborieux instructeur de la jeunesse, d'ajouter cette tâche à toutes celles qu'il s'était déjà imposées.

M. Holmes conduisait de front bien des travaux divers ; esprit souple et flexible, il semblait se jouer de tous les obstacles et passait d'une occupation à une autre avec une merveilleuse facilité. Mais on ne surmène pas ainsi toutes ses facultés impunément, on ne fait pas ainsi double et triple part de labeur sans que la nature se plaigne — que dis-je ! — sans qu'elle se venge. Une cruelle maladie, suite d'un rhumatisme contracté dans les missions des cantons de l'Est, se développa progressivement à la faveur de ce travail constant et excessif, qu'il recherchait peut-être comme une diversion. " Ce long et cruel martyre, dit la notice publiée dans l'*Abeille*, il en parlait rarement et toujours avec des termes pleins de la plus complète résignation à la volonté de Dieu et d'espoir d'en recevoir la récompense."

Il essaya de réparer ses forces en se retirant successivement à la Malbaie, à l'Île-aux-Coudres, et à Lorette ; mais dans toutes ces résidences, l'amour ardent du travail le suivait et ce fut dans une de ces retraites qu'il prépara ses belles conférences. Il mourut à l'Ancienne-Lorette, le 18 juin 1852, à l'âge peu avancé de 53 ans.

Depuis quelque temps, il paraissait se préparer plus prochainement à cet événement, dont il parlait, dit la notice, avec la plus grande sérénité. Il fut trouvé mort, un matin, au milieu de ses livres et de ses papiers, dans l'attitude de la prière et de la méditation. Il était sorti tous les jours précédents, et sur sa table était encore une lettre qu'il venait d'interrompre, et qu'il adressait à son médecin, pour lui demander quelques conseils. Cette mort, ajoute l'écrivain, était subite, mais, pour lui, nullement imprévue. Il avait assez souffert déjà pour que Dieu lui épargnât les tourments de l'agonie. Et puis, sa douce et tendre piété, sa foi vive, sa charité ont dû lui mériter cette grâce.

Toute une génération a regretté M. Holmes, et sa trace est restée vive et profonde dans les esprits, comme dans les institutions de notre pays. Il était aimé non-seulement des catholiques, mais encore des protestants, qui ne lui gardèrent point rancune de son abjuration et surent apprécier son caractère doux et conciliant. Ce fut ce caractère bien connu de sa famille qui fit qu'elle aussi lui pardonna sa défection et se montra disposée à recevoir ses conseils, à suivre le même chemin (1).

La famille, dit M. De Celles, avait conservé une profonde affection pour ce fils et ce frère catholique, et elle l'estimait tellement, que sa conversion était à ses yeux une preuve de la fausseté des abominations que les protestants débitent contre notre religion. Lorsque, dans le cercle de leurs relations sociales, ses sœurs entendaient des personnes se répandre en calomnies contre les catholiques, elles répondaient : " Cela ne peut être, car notre frère est trop bon pour embrasser un culte qui serait si abominable. " Il était, par la seule puissance de sa vertu, un apologiste du catholicisme.

Voici en quels termes discrets et en même temps pleins de grâce et de mérite, il a parlé lui-même de sa conversion dans sa première conférence :

Je n'aime point ce qu'on appelle proprement la controverse religieuse. Né au sein de l'erreur, nourri dans tous les préjugés imaginables contre cette Eglise dont je viens aujourd'hui vous exposer les éternelles grandeurs et l'infail- libile doctrine, je n'ai mis bas les armes qu'après un examen opiniâtre de ses dogmes et de sa morale. Je sais ce qu'il en coûte pour s'arracher à l'esclavage intellectuel, le pire des esclavages. Par là, j'ai appris à plaindre le malheur des autres ; je n'y puis insulter, et dans tout ce que je dirai à mes frères, je veux fuir de mon mieux la guerre offensive — ce que je dois aimer et préférer, c'est la méditation calme et

paisible d'un chrétien qui se rend à lui-même et devant Dieu, raison de sa foi.

A cette heureuse conversion le Canada a dû de posséder un des hommes qui lui ont rendu les plus grands services.

L'amour qu'il avait pour sa patrie adoptive, amour éclairé autant que profond, aurait reçu une bien douce satisfaction s'il eut pu vivre seulement quelques années de plus. La colonisation des cantons de l'Est commença en effet vers cette époque à se développer plus sérieusement, et l'Université-Laval reçut sa chartre le 8 décembre, qui suivit sa mort. *Hoc erat in votis*, aurait-il pu dire ; mais il eut du moins la consolation de voir l'aurore du succès de ces deux grandes causes auxquelles il s'intéressait si vivement.

Il avait compris quel rôle important notre race était destinée à remplir en Amérique. Il ne songeait peut-être point à celui que commença déjà à lui faire, parmi ses anciens compatriotes, cette émigration qu'il déplorait et redoutait si fort ; dans tous les cas, il avait raison de la trouver prématurée et dangereuse. Il voyait ici un réservoir de forces religieuses et sociales qu'il fallait conserver — il y travailla constamment. Son dévouement avait sa source dans les plus nobles sentiments de l'âme, d'abord dans la reconnaissance envers le pays où il avait trouvé ce bien suprême, la foi, et ensuite dans la conviction qu'en travaillant pour nous, il travaillait à accomplir les desseins de la Providence sur ce continent ; comme l'a si bien dit son biographe : " *Pro patria quia pro Deo !*"

Figure noble et sympathique à laquelle ne manqua point l'auréole de l'épreuve et de la souffrance, il restera dans la mémoire des Canadiens-français comme un de ceux qui contribuèrent à sauver leur nationalité à l'un des moments les plus critiques de leur histoire. Il n'exerça d'autre autorité que celle de son génie et de ses mérites ; sa réputation s'éleva incontestée à l'abri des jalousies et des haines, et projette une douce lumière sur une époque que l'on peut considérer comme le berceau des lettres et des sciences dans notre patrie.

P. C.

Québec, 11 avril 1876.

ERRATA

Dans la dernière Revue Européenne, au lieu de : " M. John Lemoinne qui succède à M. Jules Simon," lisez : " à M. Jules Janin."

LOIS DE CHASSE ET DE PÊCHE POUR LA PROVINCE DE QUÉBEC

Périodes limitées pendant lesquelles il est illégal de chasser, tuer, acheter ou avoir en sa possession aucun des animaux ou gibiers qui suivent :

L'élan, l'original, le caribou, le chevreuil et le lièvre entre le 1er février et le 1er septembre ; le coq de bruyère, parminan, perdrix, bécasse ou bécassine, entre le 1er mars et le 1er sept. ; le signe, oie et canard sauvage, macreuse ou sarcelle, entre le 1er mai et le 1er septembre ; loup-cervier, chat sauvage, vison, entre le 15 avril et le 15 octobre ; la marthe, entre le 15 avril et le 1er novembre ; la loutre, entre le 1er mai et le 1er septembre ; le rat-musqué, entre le 1er mai et le 21 octobre.

Défense de chasser la bécasse ou bécassine, oie, canard sauvages, une heure après le coucher et une heure avant le lever du soleil ; de prendre ni de tuer par le moyen de cordes, collets, ressort, filet ou trappe, aucun des animaux ou oiseaux nommés plus haut ; de prendre ou de détruire en aucun temps les œufs d'aucune espèce d'oiseaux sauvages ; 14 jours sont accordés à l'expiration de chaque période pendant lesquels les dits animaux ou gibiers, lorsque pris légalement, pourront être vendus. Amende : pas moins de \$1 et pas plus de \$50 payable au dénonciateur, devant tout juge de paix du district où l'offense a été commise.

Il est défendu de pêcher, prendre ou tuer le saumon, entre le 31 août et le 1er mai.

La truite de lac et de rivière entre le 1er octobre et le 1er janvier.

Le poisson blanc et la truite saumonée peuvent être pêchés toute l'année, excepté entre le 19 novembre et le 1er décembre.

L'achigan, le brochet, le doré et le maskinongé, entre le 3 avril et le 25 mai.

Amende : de \$2 à \$40 en sus des frais ; à défaut de paiement, emprisonnement de 14 jours à 3 mois, à la discrétion du juge.

—La paresse est la plus grande prodigalité de l'univers : elle dissipe un bien qui est d'une valeur inconcevable pour le présent, et dont la perte est irréparable.

(1) Une des sœurs de M. Holmes est religieuse au monastère des Ursulines de Québec.



Le capitaine Nemo prit la barre (p. 173, col. III.)

## VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

## DEUXIÈME PARTIE

## CHAPITRE VI

## L'ARCHIPEL GREC

Le lendemain, 12 février, au lever du jour, le *Nautilus* remonta à la surface des flots. Je me précipitai sur la plate-forme. A trois milles dans le sud se dessinait la vague silhouette de Péluse. Un torrent nous avait portés d'une mer à l'autre. Mais ce tunnel, facile à descendre, devait être impraticable à remonter.

Vers sept heures, Ned et Conseil me rejoignirent. Ces deux inséparables compagnons avaient tranquillement dormi, sans se préoccuper autrement des prouesses du *Nautilus*.

« Eh bien, monsieur le naturaliste, demanda le Canadien d'un ton légèrement goguenard, et cette Méditerranée ?

— Nous flottons à sa surface, ami Ned.

— Hein ! fit Conseil, cette nuit même ?

— Oui, cette nuit même, en quelques minutes, nous avons franchi cet isthme infranchissable.

— Je n'en crois rien, répondit le Canadien.

— Et vous avez tort, maître Land, repris-je. Cette côte basse qui s'arrondit vers le sud est la côte égyptienne.



Le capitaine Nemo ouvrit le meuble (p. 184, col. II.)

— A d'autres, monsieur, répliqua l'entêté Canadien.

— Mais puisque monsieur l'affirme, lui dit Conseil, il faut croire monsieur.

D'ailleurs, Ned, le capitaine Nemo m'a fait les honneurs de son tunnel, et j'étais près de lui, dans la cage du timonier, pendant qu'il dirigeait lui-même le *Nautilus* à travers cet étroit passage.

— Vous entendez, Ned ? dit Conseil.

— Et vous qui avez de si bons yeux, ajoutai-je, vous pouvez, Ned, apercevoir les jetées de Port-Saïd qui s'allongent dans la mer.

Le Canadien regarda attentivement.

« En effet, dit-il, vous avez raison, monsieur le professeur, et votre capitaine est un maître homme. Nous sommes dans la Méditerranée. Bon. Causons donc, s'il vous plaît, de nos petites affaires, mais de façon à ce que personne ne puisse nous entendre. »

Je vis bien où le Canadien voulait en venir. En tout cas, je pensai qu'il valait mieux causer, puisqu'il le désirait, et tous les trois nous allâmes nous asseoir près du fanal, où nous étions moins exposés à recevoir l'humide embrun des lames.

« Maintenant, Ned, nous vous écoutons, dis-je. Qu'avez-vous à nous apprendre ?

— Ce que j'ai à vous apprendre est très-simple, répondit le Canadien. Nous sommes en Europe, et avant que les caprices du capitaine Nemo nous entraînent jusqu'au fond des mers polaires ou nous ramènent en Océanie, je demande à quitter le *Nautilus*. »

J'avouai que cette discussion avec le Canadien m'embarrassait toujours. Je ne voulais en aucune façon entraver la liberté de mes compagnons, et cependant je n'éprouvais nul désir de quitter le capitaine Nemo. Grâce à lui, grâce à son appareil, je complétais chaque jour mes études sous-marines, et je refaisais mon livre des fonds sous-marins au milieu même de son élément. Retrouverais-je jamais une telle occasion d'observer les merveilles de l'Océan ? Non, certes ! Je ne pouvais donc me faire à cette idée d'abandonner le *Nautilus* avant notre cycle d'investigations accompli.

« Ami Ned, dis-je, répondez-moi franchement. Vous ennuyez-vous à bord ? Regrettez-vous que la destinée vous ait jeté entre les mains du capitaine Nemo ? »

Le Canadien resta quelques instants sans répondre. Puis, se croisant les bras :

« Franchement, dit-il, je ne regrette pas ce voyage sous les mers. Je serai content de l'avoir fait ; mais pour l'avoir fait, il faut qu'il se termine. Voilà mon sentiment.

— Il se terminera, Ned.

— Où et quand ?

— Où ? Je n'en sais rien. Quand ? je ne peux le dire, ou plutôt je suppose qu'il s'achèvera, lorsque ces mers n'auront plus rien à nous apprendre. Tout ce qui a commencé à forcément une fin en ce monde.

— Je pense comme monsieur, répondit Conseil, et il est fort possible qu'après avoir parcouru toutes les mers du globe, le capitaine Nemo nous donne la volée à tous trois.

— La volée ! s'écria le Canadien. Une volée, voulez-vous dire ?

— N'exagérons pas, maître Land, repris-je. Nous n'avons rien à craindre du capitaine, mais je ne partage pas non plus les idées de Conseil. Nous sommes maître des secrets du *Nautilus*, et je n'espère pas que son commandant, pour nous rendre notre liberté, se résigne à les voir courir le monde avec nous.

— Mais alors, qu'espérez-vous donc ? demanda le Canadien.

— Que des circonstances se rencontreront dont nous pourrions, dont nous devrions profiter, aussi bien dans six mois que maintenant.

— Ouais ! fit Ned Land. Et où serons-nous dans six mois, s'il vous plaît, monsieur le naturaliste ?

— Peut-être ici, peut-être en Chine. Vous le savez, le *Nautilus* est un rapide marcheur. Il traverse les océans comme une hirondelle traverse les airs, ou un express les continents. Il ne craint point les mers fréquentées. Qui nous dit qu'il ne va pas rallier les côtes de France, d'Angleterre ou d'Amérique, sur lesquelles une fuite pourra être aussi avantageusement tentée qu'ici ?

— Monsieur Aronnax, répondit le Canadien, vos arguments pèchent par la base. Vous parlez au futur : « Nous serons là ! Nous serons ici ! » Moi je parle au présent : « Nous sommes ici, et il faut en profiter. »

J'étais pressé de près par la logique de Ned Land, et je me sentais battu sur ce terrain. Je ne savais plus quels arguments faire valoir en ma faveur.

« Monsieur, reprit Ned, supposons, par impossible, que le capitaine Nemo vous offre aujourd'hui même la liberté. Accepterez-vous ?

— Je ne sais, répondis-je.

— Et s'il ajoute que cette offre qu'il vous fait aujourd'hui, il ne la renouvellera pas plus tard, accepterez-vous ?

Je ne répondis pas.

« Et qu'en pense l'ami Conseil ? demanda Ned Land.

— L'ami Conseil, répondit tranquillement ce digne garçon, l'ami Conseil n'a rien à dire. Il est absolument désintéressé dans la question. Ainsi que son maître, ainsi que son camarade Ned, il est célibataire. Ni femmes, ni parents, ni enfants ne l'attendent au pays. Il est au service de monsieur, il pense comme monsieur, il parle comme monsieur, et, à son grand regret, on ne doit pas compter sur lui pour faire une majorité. Deux personnes seulement sont en présence : monsieur d'un côté, Ned Land de



« Un homme ! un naufragé ! » m'écriai-je (p. 184, col. II.)

l'autre. Cela dit, l'ami Conseil écoute, et il est prêt à marquer les points.

Je ne pus m'empêcher de sourire, à voir Conseil annihiler si complètement sa personnalité. Au fond, le Canadien devait être enchanté de ne pas l'avoir contre lui.

« Alors, monsieur, dit Ned Land, puisque Conseil n'existe pas, ne discutons qu'entre nous deux. J'ai parlé, vous m'avez entendu. Qu'avez-vous à répondre ? »

Il fallait évidemment conclure, et les faux-fuyants me répugnaient.

« Ami Ned, dis-je, voici ma réponse. Vous avez raison contre moi, et mes arguments ne peuvent tenir devant les vôtres. Il ne faut pas compter sur la bonne volonté du capitaine Nemo. La prudence la plus vulgaire lui défend de nous mettre en liberté. Par contre, la prudence veut que nous profitions de la première occasion de quitter le *Nautilus*.

— Bien, monsieur Aronnax, voilà qui est sagement parlé.

— Seulement, dis-je, une observation, une seule. Il faut que l'occasion soit sérieuse. Il faut que notre première tentative de fuite réussisse ; car si elle avorte, nous ne retrouverons pas l'occasion de la reprendre, et le capitaine Nemo ne nous pardonnera pas.

— Tout cela est juste, répondit le Canadien. Mais votre observation s'applique à toute tentative de fuite, qu'elle ait lieu dans deux ans ou dans deux jours. Donc, la question est toujours celle-ci : si une occasion favorable se présente, il faut la saisir.

— D'accord. Et maintenant, me direz-vous, Ned, ce que vous entendez par une occasion favorable ?

— Ce serait celle qui, par une nuit sombre, amènerait le *Nautilus* à peu de distance d'une côte européenne.



Le fond était encombré de sinistres épaves (p. 185, col. III.)

—Et vous tenteriez de vous sauver à la nage ?  
—Oui, si nous étions suffisamment rapprochés d'un rivage, et si le navire flottait à la surface. Non, si nous étions éloignés, et si le navire naviguait sous les eaux.

—Et dans ce cas ?

—Dans ce cas, je chercherais à m'emparer du canot. Je sais comment il se manœuvre. Nous nous introduirions à l'intérieur, et les boulois enlevés, nous monterions à la surface, sans même que le timonier, placé à l'avant, s'aperçût de notre fuite.

—Bien, Ned. Épidez donc cette occasion ; mais n'oubliez pas qu'un échec nous perdrait.

—Je ne l'oublierai pas, monsieur.

—Et maintenant, Ned, voulez-vous connaître toute ma pensée sur votre projet ?

—Volontiers, monsieur Aronnax.

—Eh bien, je pense—je ne dis pas j'espère—je pense que cette occasion favorable ne se présentera pas.

—Pourquoi cela ?

—Parce que le capitaine Nemo ne peut se dissimuler que nous n'avons pas renoncé à l'espoir de recouvrer notre liberté, et qu'il se tiendra sur ses gardes, surtout dans les mers et en vue des côtes européennes.

—Je suis de l'avis de monsieur, dit Conseil.  
—Nous verrons bien, répondit Ned Land, qui secouait la tête d'un air déterminé.

—Et maintenant, Ned Land, ajoutai-je, restons-en là. Plus un mot sur tout ceci. Le jour où vous serez prêt, vous nous prévrirez et nous vous suivrons. Je m'en rapporte complètement à vous.

Cette conversation, qui devait avoir plus tard de si graves conséquences, se termina ainsi. Je dois dire maintenant que les faits semblèrent confirmer mes prévisions au grand désespoir du Canadien. Le capitaine Nemo se défiait-il de nous dans ces mers fréquentées, ou voulait-il seulement se dérober à la vue des nombreux navires de toutes nations qui sillonnent la Méditerranée ? Je l'ignore, mais il se maintint le plus souvent entre deux eaux et au large des côtes. Ou le *Nautilus* émergerait, ne laissant passer que la cage du timonier, ou il s'en allait à de grandes profondeurs, car entre l'archipel grec et l'Asie Mineure nous ne trouvions pas le fond par deux mille mètres.

Aussi, je n'eus connaissance de l'île de Carpathos, l'une des Sporades, que par ce vers de Virgile que le capitaine Nemo me cita en posant son doigt sur un point du planisphère :

Est in Carpathio Neptuni gurgite vates  
Cœruleus Proteus....

C'était, en effet, l'antique séjour de Protée, le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, maintenant l'île de Scarpanto, située entre Rhodes et la Crète. Je n'en vis que les sous-bassements granitiques à travers la vitre du salon.

Le lendemain, 14 février, je résolus d'employer quelques heures à étudier les poissons de l'archipel ; mais par un motif quelconque, les panneaux demeurèrent hermétiquement fermés. En relevant la direction du *Nautilus*, je remarquai qu'il marchait vers Candie, l'ancienne île de Crète. Au moment où je m'étais embarqué sur l'*Abraham-Lincoln*, cette île venait de s'insurger toute entière contre le despotisme turc. Mais ce qu'était devenu cette insurrection depuis cette époque, je l'ignorais absolument, et ce n'était pas le capitaine Nemo, privé de toute communication avec la terre, qui aurait pu me l'apprendre.

Je ne fis donc aucune allusion à cet événement, lorsque, le soir, je me trouvais seul avec lui dans le salon. D'ailleurs, il me sembla taciturne, préoccupé. Puis, contrairement à ses habitudes, il ordonna d'ouvrir les deux panneaux du salon, et, allant de l'un à l'autre, il observa attentivement la masse des eaux. Dans quel but ? je ne pouvais le deviner, et, de mon côté, j'employai mon temps à étudier les poissons qui passaient devant mes yeux.

Entre autres, je remarquai ces gobies aphytes, citées par Aristote et vulgairement connues sous le nom de "loches de mer," que l'on rencontre particulièrement dans les eaux salées avoisinant le delta du Nil. Près d'elles se déroulaient des pagres à demi phosphorescents, sortes de spares que les Égyptiens rangeaient parmi les animaux sacrés, et dont l'arrivée dans les eaux du fleuve, dont elles annonçaient le fécond débordement, était fêtée par des cérémonies religieuses. Je notai également des cheilines longues de trois décimètres, poissons osseux à écailles transparentes, dont la couleur livide est mêlée de taches rouges ; ce sont de grands mangeurs de végétaux marins, ce qui leur donne un goût exquis ; aussi ces cheilines étaient-elles très-recherchées des gourmets de l'ancienne Rome, et leurs entrailles, accommodées avec des laites de murènes, des cervelles de paons et des langues de phénicoptères, composaient ce plat divin qui ravissait Vitellius.

Un autre habitant de ces mers attira mon attention et ramena dans mon esprit tous les souvenirs de l'antiquité. Ce fut le remora, qui voyage attaché au ventre des requins ; au dire des anciens, ce petit poisson, accroché à la carène d'un navire, pouvait l'arrêter dans sa marche, et l'un d'eux, retenant le vaisseau d'Antoine pendant la bataille d'Actium, facilita ainsi la victoire d'Auguste. A quoi tiennent les destinées des nations ! J'observai également d'admirables anthias qui appartenaient à l'ordre des lutjans, poissons sacrés pour les Grecs qui leur attribuaient le pouvoir de chasser les monstres marins des eaux qu'il fréquentaient ; leur nom signifie fleur, et ils le justifiaient par leurs couleurs chatoyantes, leurs nuances comprises dans la gamme du rouge depuis la paleur

du rose jusqu'à l'éclat du rubis, et les fugitifs reflets qui moiraient leur nageoire dorsale. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ces merveilles de la mer, quand ils furent frappés soudain par une apparition inattendue.

Au milieu des eaux, un homme apparut, un plongeur portant à sa ceinture une bourse de cuir. Ce n'était pas un corps abandonné aux flots. C'était un homme vivant qui nageait d'une main vigoureuse, disparaissant parfois pour aller respirer à la surface et replongeant aussitôt.

Je me retournai vers le capitaine Nemo, et d'une voix émue :

—Un homme ! un naufragé ! m'écriai-je. Il faut le sauver à tout prix !

Le capitaine ne me répondit pas et vint s'appuyer à la vitre.

L'homme s'était rapproché, et la face collée au panneau, il nous regardait.

A ma profonde stupéfaction, le capitaine Nemo lui fit un signe. Le plongeur lui répondit de la main, remonta immédiatement vers la surface de la mer et ne reparut plus.

—Ne vous inquiétez pas, me dit le capitaine. C'est Nicolas, du cap Matapan, surnommé le Pesce. Il est bien connu dans toutes les Cyclades. Un hardi plongeur ! L'eau est son élément, et il y vit plus que sur terre, allant sans cesse d'une île à l'autre et jusqu'à la Crète.

—Vous le connaissez, capitaine ?

—Pourquoi pas, monsieur Aronnax ?

Cela dit, le capitaine Nemo se dirigea vers un meuble placé près du panneau gauche du salon. Près de ce meuble, je vis un coffre enroulé de fer, dont le couvercle portait sur une plaque de cuivre le chiffre du *Nautilus*, avec sa devise : *Mobilis in mobile*.

En ce moment, le capitaine, sans se préoccuper de ma présence, ouvrit le meuble, sorte de coffre-fort qui renfermait un grand nombre de lingots.

C'était des lingots d'or. D'où venait ce précieux métal, qui représentait une somme énorme ? Où le capitaine recueillait-il cet or, et qu'allait-il faire de celui-ci ?

Je ne prononçai pas un mot. Je regardai. Le capitaine Nemo prit un à un ces lingots et les rangea méthodiquement dans le coffre qu'il remplit entièrement. J'estimai qu'il contenait alors plus de mille kilogrammes d'or, c'est-à-dire près de cinq millions de francs.

Le coffre fut solidement fermé, et le capitaine écrivit sur son couvercle une adresse en caractères qui devaient appartenir au grec moderne.

Ceci fait, le capitaine Nemo pressa un bouton dont le fil correspondait avec le poste de l'équipage. Quatre hommes parurent, et non sans peine, ils poussèrent le coffre hors du salon. Puis, j'entendis qu'ils le hissaient au moyen de palans sur l'escalier de fer.

En ce moment, le capitaine Nemo se tourna vers moi :

—Et vous disiez, monsieur le professeur ? me demanda-t-il.

—Je ne disais rien, capitaine.

—Alors, monsieur, vous me permettrez de vous souhaiter le bon soir ?

Et sur ce, le capitaine Nemo quitta le salon.

Je rentrai dans ma chambre très-intrigué, ou le congé. J'essayai vainement de dormir. Je cherchais une relation entre l'apparition de ce plongeur et ce coffre rempli d'or. Bientôt, je sentis à certains mouvements de roulis et de tangage, que le *Nautilus*, quittant les couches inférieures, revenait à la surface des eaux.

Puis, j'entendis un bruit de pas sur la plateforme. Je compris que l'on détachait le canot, qu'on le lançait à la mer. Il heurta un instant les flancs du *Nautilus*, et tout bruit cessa.

Deux heures après, le même bruit, les mêmes allées et venues se reproduisaient. L'embarcation, hissée à bord, était rajustée dans son alvéole, et le *Nautilus* se replongeait sous les flots.

Ainsi donc, ces millions avaient été transportés à leur adresse. Sur quel point du continent ? Quel était le correspondant du capitaine Nemo ?

Le lendemain, je racontai à Conseil et au Canadien les événements de cette nuit, qui surexcitèrent ma curiosité au plus haut point. Mes compagnons ne furent pas moins surpris que moi.

—Mais où prend-il ces millions ? demanda Ned Land.

A cela, pas de réponse possible. Je me rendis au salon, après avoir déjeuné, et je me mis au travail. Jusqu'à cinq heures du soir, je rédigeai mes notes. En ce moment—devais-je l'attribuer à une disposition personnelle—je sentis une chaleur extrême, et je dus enlever mon vêtement de byssus. Effet incompréhensible, car nous n'étions pas sous de hautes latitudes, et d'ailleurs le *Nautilus*, immergé, ne devait éprouver aucune élévation de température. Je regardai le manomètre. Il marquait une profondeur de soixante pieds, à laquelle la chaleur atmosphérique n'aurait pu atteindre.

Je continuai mon travail, mais la température s'éleva au point de devenir intolérable.

—Est-ce que le feu serait à bord ? me demandai-je.

J'allais quitter le salon, quand le capitaine Nemo entra. Il s'approcha du thermomètre, le consulta, et se retourna vers moi :

—Quarante-deux degrés, dit-il.

—Je m'en aperçois, capitaine, répondis-je, et pour peu que cette chaleur augmente, nous ne pourrions la supporter.

—Oh ! monsieur le professeur, cette chaleur n'augmentera que si nous le voulons bien.

—Vous pouvez donc la modérer à votre gré ?

—Non, mais je puis m'éloigner du foyer qui la produit.

—Elle est donc extérieure ?

—Sans doute. Nous flottons dans un courant d'eau bouillante.

—Est-il possible ? m'écriai-je.

—Regardez.

Les panneaux s'ouvrirent, et je vis la mer entièrement blanche autour du *Nautilus*. Une fumée de vapeurs sulfureuses se déroulait au milieu des flots qui bouillaient comme l'eau d'une chaudière. J'appuyai ma main sur une des vitres, mais la chaleur était telle que je dus la retirer.

—Où sommes-nous ? demandai-je.

—Près de l'île Santorin, monsieur le professeur, me répondit le capitaine, et précisément dans ce canal qui sépare Néa-Kamenni de Paléa Kamenni. J'ai voulu vous donner le curieux spectacle d'une éruption sous-marine.

—Je croyais, dis-je, que la formation de ces îles nouvelles était terminée.

—Rien n'est jamais terminé dans les parages volcaniques, répondit le capitaine Nemo, et le globe y est toujours travaillé par les feux souterrains. Déjà, en l'an dix-neuf de notre ère, suivant Cassiodore et Plin, une île nouvelle, Théia la divine, apparut à la place même où se sont récemment formés ces îlots. Puis, elle s'abîma sous les flots, pour se remonter en l'an soixante-neuf et s'abîmer encore une fois. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le travail plutonien fut suspendu. Mais, le 3 février 1866, un nouvel îlot, qu'on nomma l'île de Georges, émergea au milieu des vapeurs sulfureuses, près de Néa-Kamenni, et s'y souleva, le 6 du même mois. Sept jours après, le 13 février, l'île Aphroessa parut, laissant entre Néa-Kamenni et lui un canal de dix mètres. J'étais dans ces mers quand le phénomène se produisit, et j'ai pu en observer toutes les phases. L'île Aphroessa, de forme arrondie, mesurait trois cents pieds de diamètres sur trente pieds de hauteur. Il se composait de laves noires et vitreuses, mêlées de fragments feldspathiques. Enfin, le 10 mars, un îlot plus petit, appelé Réka, se montra près de Néa-Kamenni, et depuis lors, ces trois îlots, soudés ensemble, ne forment plus qu'une seule et même île.

—Et le canal où nous sommes en ce moment ? demandai-je.

—Le voici, répondit le capitaine Nemo, en me montrant une carte de l'archipel. Vous voyez que j'y ai porté les nouveaux îlots.

—Mais ce canal se comblera un jour ?

—C'est probable, monsieur Aronnax, car, depuis 1866, huit petits îlots de lave ont surgi en face du port Saint-Nicolas de Paléa-Kamenni. Il est donc évident que Néa et Paléa se réuniront dans un temps rapproché. Si, au milieu du Pacifique, ce sont les infusoires qui forment les continents, ici, ce sont les phénomènes éruptifs. Voyez, monsieur, voyez le travail qui s'accomplit sous ces flots.

Je revins vers la vitre. Le *Nautilus* ne marchait plus. La chaleur devenait intolérable.

De blanche qu'elle était, la mer se faisait rouge, coloration due à la présence d'un sel de fer. Malgré l'hermétique fermeture du salon, une odeur sulfureuse insupportable se dégageait, et j'apercevais des flammes écarlates dont la vivacité tuait l'éclat de l'électricité.

J'étais en nage, j'étouffais, j'allais cuire.

Où, en vérité, je me sentais cuire !

—On ne peut rester plus longtemps dans cette eau bouillante, dis-je au capitaine.

—Non, ce ne serait pas prudent," répondit l'impassible Nemo.

Un ordre fut donné. Le *Nautilus* vira de bord et s'éloigna de cette fournaise qu'il ne pouvait impunément braver. Un quart d'heure plus tard, nous respirions à la surface des flots.

La pensée me vint alors que si Ned Land avait choisi ces parages pour effectuer notre fuite, nous ne serions pas sortis vivants de cette mer de feu.

Le lendemain, 16 février, nous quittions ce bassin qui, entre Rhodes et Alexandrie, compte des profondeurs de trois mille mètres, et le *Nautilus*, passant au large de Cerigo, abandonnait l'archipel grec, après avoir doublé le cap Matapan.

## CHAPITRE VII

### LA MÉDITERRANÉE EN QUARANTE-HUIT HEURES

La Méditerranée, la mer bleue par excellence, "la grande mer" des Hébreux, la "mer" des Grecs, le "mare nostrum" des Romains, bordée d'orangers, d'aloës, de cactus, de pins maritimes, embaumée du parfum des myrtes, encadrée de rudes montagnes, saturée d'un air pur et transparent, mais incessamment travaillée par les feux de la terre, est un véritable champ de bataille où Neptune et Pluton se disputent encore l'empire du monde. C'est là, sur ses rivages et sur ses eaux, dit Michelet, que l'homme se retrempe dans l'un des plus puissants climats du globe.

Mais si beau qu'il soit, je n'ai pu prendre qu'un aperçu rapide de ce bassin, dont la superficie couvre deux millions de kilomètres carrés. Les connaissances personnelles du capitaine Nemo me firent même défaut, car l'énigmatique personnage ne parut pas une seule fois pendant cette traversée à grande vitesse. J'estime à six cents lieues environ le chemin que le *Nautilus* parcourut sous les flots de cette mer, et ce voyage, il l'accomplit en deux fois vingt-quatre heures. Partis le matin du 16 février des parages de la Grèce, le 18, au soleil levant, nous avions franchi le détroit de Gibraltar.

Il fut évident pour moi que cette Méditerranée, resserrée au milieu de ces terres qu'il voulait fuir, déplaisait au capitaine Nemo. Ses flots et ses brises lui rapportaient trop de souvenirs, sinon trop de regrets. Il n'avait plus

ici cette liberté d'allures, cette indépendance de manœuvres qui lui laissaient les océans, et son *Nautilus* se sentait à l'étroit entre ces rivages rapprochés de l'Afrique et de l'Europe.

Aussi, notre vitesse fut-elle de vingt-cinq milles à l'heure, soit douze lieues de quatre kilomètres. Il va sans dire que Ned Land, à son grand ennui, dut renoncer à ses projets de fuite. Il ne pouvait se servir du canot entraîné à raison de douze à treize mètres par seconde. Quitter le *Nautilus* dans ces conditions, c'eût été sauter d'un train marchant avec cette rapidité, manœuvre imprudente s'il en fut. D'ailleurs, notre appareil ne remontait que la nuit à la surface des flots, afin de renouveler sa provision d'air, et il se dirigeait seulement suivant les indications de la boussole et les relevements du loch.

Je ne vis donc, de l'intérieur de cette Méditerranée, que ce que le voyageur d'un express aperçoit du paysage qui fuit devant ses yeux, c'est-à-dire les horizons lointains, et non les premiers plans qui passent comme un éclair. Cependant, Conseil et moi, nous pûmes observer quelques-uns de ces poissons méditerranéens, que la puissance de leurs nageoires maintenait quelques instants dans les eaux du *Nautilus*. Nous restions à l'affût devant les vitres du salon, et nos notes me permettent de refaire en quelques mots l'ichthyologie de cette mer.

Des divers poissons qui l'habitent, j'ai vu les uns, entrevu les autres, sans parler de ceux que la vitesse du *Nautilus* déroba à mes yeux. Qu'il me soit donc permis de les classer d'après cette classification fantaisiste. Elle rendra mieux mes rapides observations.

Au milieu de la masse des eaux, vivement éclairées par les nappes électriques, serpentaient quelques-unes de ces lamproies longues d'un mètre, qui sont communes à presque tous les climats. Des oxyrhinques, sortes de raies, larges de cinq pieds, au ventre blanc, au dos gris cendré et tacheté, se développaient comme de vastes chales emportés par les courants. D'autres raies passaient si vite que je ne pouvais reconnaître si elles méritaient ce nom d'aigles qui leur fut donné par les Grecs, ou ces qualifications de rat, de crapaud et de chauve-souris, dont les pêcheurs modernes les ont affublées. Des squales-milandrès, longs de douze pieds et particulièrement redoutés des plongeurs, luttaient de rapidité entre eux. Des renards marins, longs de huit pieds et doués d'une extrême finesse d'odorat, apparaissaient comme de grandes ombres bleutées. Des dorades, du genre spare, dont quelques-unes mesuraient jusqu'à treize décimètres, se montraient dans leur vêtement d'argent et d'azur entouré de bandelettes, qui traînait sur le ton sombre de leurs nageoires ; poissons consacrés à Vénus, et dont l'œil est enchâssé dans un sourcil d'or ; espèce précieuse, amie de toutes les eaux, douces ou salées, habitant les fleuves, les lacs et les océans, vivant sous tous les climats, supportant toutes les températures, et dont la race, qui remonte aux époques géologiques de la terre, a conservé toute sa beauté des premiers jours. Des esturgeons magnifiques, longs de neuf à dix mètres, animaux de grande marche, heurtaient d'une queue puissante la vitre des panneaux, montrant leur dos bleuâtre à petites taches brunes ; ils ressemblent aux squales dont ils n'égalent pas la force, et se rencontrent dans toutes les mers ; au printemps, ils aiment à remonter les grands fleuves, à lutter contre les courants du Volga, du Danube, du Pô, du Rhin, de la Loire, de l'Oder, et se nourrissent de harengs, de maquereaux, de saumons et de gades ; bien qu'ils appartiennent à la classe des cartilagineux, ils sont délicats ; on les mange frais, séchés, marinés ou salés, et, autrefois, on les portait triomphalement sur la table des Lucullus. Mais de ces divers habitants de la Méditerranée, ceux que je pus observer le plus utilement, lorsque le *Nautilus* se rapprochait de la surface, appartenaient au soixante-troisième genre des poissons osseux. C'étaient des scombres-thons, au dos bleu-noir, au ventre cuirassé d'argent, et dont les rayons dorsaux jettent des lueurs d'or. Ils ont la réputation de suivre la marche des navires dont ils recherchent l'ombre fraîche sous les feux du ciel tropical, et ils ne la démentirent pas en accompagnant le *Nautilus* comme ils accompagnèrent autrefois les vaisseaux de Laperouse. Pendant de longues heures, ils luttaient de vitesse avec notre appareil. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces animaux véritablement taillés pour la course, leur tête petite, leur corps lisse et fusiforme qui, chez quelques-uns, dépassait trois mètres ; leurs pectorales douées d'une remarquable vigueur et leurs caudales fourchues. Ils nageaient en triangle, comme certaines troupes d'oiseaux dont ils égalaient la rapidité, ce qui faisait dire aux anciens que la géométrie et la stratégie leur étaient familières. Et cependant ils n'échappaient point aux poursuites des Provençaux, qui les estiment comme les estimaient les habitants de la Propontide et de l'Italie, et c'est en avoués, en étourdis, que ces précieux animaux vont se jeter et périr par milliers dans les madragues marseillaises.

Je citerai, pour mémoire seulement, ceux des poissons méditerranéens que Conseil ou moi nous ne fimes qu'entrevoir. C'étaient des gymnotes-fierasfers blanchâtres qui passaient comme d'insaisissables vapeurs ; des murènes-congrès, serpents de trois à quatre mètres, enjolivés de vert, de bleu et de jaune ; des gades-merlus, longs de trois pieds, dont le foie formait un morceau délicat ; des copepoles-ténias qui flottaient comme de fines algues ; des trygles que les poètes appellent poissons-lyres, et les marins poissons-siffleurs, et dont le museau est

orné de deux lames triangulaires et dentelées qui figurent l'instrument du vieil Homère ; des trygles-hirondelles, nageant avec la rapidité de l'oiseau dont ils ont pris le nom ; des holocentres-mérons, à tête rouge, dont la nageoire dorsale est garnie de filaments ; des aloses agrémentées de taches noires, grises, brunes, bleues, jaunes, vertes, qui sont sensibles à la voix argentine des clochettes, et de splendides turbots, ces faisans de la mer, sortes de losanges à nageoires jaunâtres, pointillés de brun, et dont le côté supérieur, le côté gauche, est généralement marbré de brun et de jaune ; enfin des troupes d'admirables mulles-rougets, véritables paradisiers de l'Océan, que les Romains payaient jusqu'à dix mille sesterces la pièce, et qu'ils faisaient mourir sur leur table, pour suivre d'un œil cruel leurs changements de couleurs depuis le rouge cinabre de la vie jusqu'au blanc pâle de la mort.

Et si je ne pus observer ni miralets, ni balistes, ni tétrodonts, ni hippocampes, ni jousans, ni centristes, ni blennies, ni surmulets, ni labres, ni éperlans, ni xocets, ni anchois, ni pagels, ni bogues, ni orphes, ni tous ces principaux représentants de l'ordre des pleuronectes, les limandes, les flez, les plies, les soles, les carrelets, communs à l'Atlantique et à la Méditerranée, il faut en accuser la vertigineuse vitesse qui emportait le *Nautilus* à travers ces eaux opulentes.

Quant aux mammifères marins, je crois avoir reconnu, en passant à l'ouvert de l'Adriatique, deux ou trois cachalots, munis d'une nageoire dorsale du genre des physétères, quelques dauphins du genre des globicéphales, spéciaux à la Méditerranée et dont la partie antérieure de la tête est zébrée de petites lignes claires ; et aussi une douzaine de phoques, au ventre blanc, au pelage noir, connus sous le nom de moines et qui ont absolument l'air de Dominicains longs de trois mètres.

Pour sa part, Conseil croit avoir aperçu une tortue large de six pieds, ornée de trois arêtes saillantes dirigées longitudinalement. Je regrettaï de ne pas avoir vu ce reptile, car, à la description que m'en fit Conseil, je crus reconnaître le luth qui forme une espèce assez rare. Je ne remarquai, pour mon compte, que quelques cacouannes à carapace allongée.

Quant aux zoophytes, je pus admirer, pendant quelques instants, une admirable galéolite orange qui s'accrocha à la vitre du panneau de babord ; c'était un long filament tenu, s'arborant en branches infinies et terminée par la plus fine dentelle qu'eussent jamais filée les rivales d'Arachné. Je ne pus, malheureusement, pêcher cet admirable échantillon, et aucun autre zoophyte méditerranéen ne se fit sans doute offrir à mes regards, si le *Nautilus*, dans la soirée du 16, n'eût singulièrement ralenti sa vitesse. Voici dans quelles circonstances.

Nous passions alors entre la Sicile et la côte de Tunis. Dans cet espace resserré entre le cap Bon et le détroit de Messine, le fond de la mer remonte presque subitement. Là s'est formée une véritable crête sur laquelle il ne reste que dix-sept mètres d'eau, tandis que de chaque côté la profondeur est de cent soixante-dix mètres. Le *Nautilus* dut donc manœuvrer prudemment afin de ne pas se heurter contre cette barrière sous-marine.

Je montrai à Conseil, sur la carte de la Méditerranée, l'emplacement qu'occupait ce long récif.

—Mais, n'en déplaise à monsieur, fit observer Conseil, c'est comme un isthme véritable qui réunit l'Europe à l'Afrique.

—Oui, mon garçon, répondis-je, il barre en entier le détroit de Lybie, et les sondages de Smith ont prouvé que les continents étaient autrefois réunis entre le cap Boco et le cap Furina.

—Je le crois volontiers, dit Conseil. —J'ajouterai, repris-je, qu'une barrière semblable existe entre Gibraltar et Ceuta, qui, aux temps géologiques, fermait complètement la Méditerranée.

—Eh ! fit Conseil, si quelque poussée volcanique relevait un jour ces deux barrières au-dessus des flots !

—Ce n'est guère probable, Conseil.

—Enfin, que monsieur me permette d'achever, si ce phénomène se produisait, ce serait fâcheux pour monsieur de Lesseps, qui se donne tant de mal pour percer son isthme !

—J'en conviens, mais, je te le répète, Conseil, ce phénomène ne se produira pas. La violence des forces souterraines va toujours diminuant. Les volcans, si nombreux aux premiers jours du monde, s'éteignent peu à peu ; la chaleur interne s'affaiblit, la température des couches inférieures du globe baisse d'une quantité appréciable par siècle, et au détriment de notre globe, car cette chaleur, c'est sa vie.

—Cependant, le soleil... —Le soleil est insuffisant, Conseil. Peut-il rendre la chaleur à un cadavre ?

—Non, que je sache.

—Eh bien, mon ami, la terre sera un jour ce cadavre refroidi. Elle deviendra inhabitable et sera inhabitée comme la lune, qui, depuis longtemps, a perdu sa chaleur vitale.

—Dans combien de siècles ? demanda Conseil.

—Dans quelques centaines de mille ans, mon garçon.

—Alors, répondit Conseil, nous avons le temps d'achever notre voyage, si toutefois Ned Land ne s'en mêle pas !

Et Conseil, rassuré, se remit à étudier le haut fond que le *Nautilus* rasait de près avec une vitesse modérée.

Là, sous un sol rocheux et volcanique, s'épanouissait toute une flore vivante, des éponges,

des hotuleries, des cydippes hyalines ornées de cyrthes rougeâtres et qui émettaient une légère phosphorescence ; des béroës, vulgairement connus sous le nom de concombres de mer et baignés dans les miroitements d'un spectre solaire, des comatules ambulantes, larges d'un mètre, et dont la pourpre rougissait les eaux ; des euryales arborescentes de la plus grande beauté ; des pavonacées à longues tiges ; un grand nombre d'oursins comestibles d'espèces variées, et des actinies vertes au tronc grisâtre, au disque brun, qui se perdaient dans leur chevelure olivâtre de tentacules.

Conseil s'était occupé plus particulièrement d'observer les mollusques et les articulés, et bien que la nomenclature en soit un peu aride, je ne veux pas faire tort à ce brave garçon en omettant ses observations personnelles.

Dans l'embranchement des mollusques, il cite de nombreux pétoncles pectiniformes ; des spondyles pieds-d'âne qui s'entassaient les uns sur les autres ; des donaces triangulaires, des hyalles tridentées, à nageoires jaunes et à coquilles transparentes ; des pleurobranchés oranges, des œufs pointillés ou semés de points verdâtres, des aplysies connues aussi sous le nom de lièvres de mer ; des dolabelles, des acères charnus, des ombrelles spéciales à la Méditerranée ; des oreilles de mer dont la coquille produit une nacre très-recherchée ; des pétoncles flammulés, des anomies que les Languedociens, dit-on, préfèrent aux huîtres ; des clovis si chers aux Marseillais, des praires doubles, blanches et grasses, quelques-uns de ces clams qui abondent sur les côtes de l'Amérique du Nord et dont il se fait un débit si considérable à New-York ; des peignes operculaires de couleurs variées, des lithodons enfoncés dans leurs trous et dont je goûtais fort le goût poivré ; des vénéricardes sillonnées, dont la coquille à sommet bombé présentait des côtes saillantes ; des cynthies hérissées de tubercules écarlates, des carniaires à pointe recourbée et semblables à de légères gondoles ; des féroles couronnées, des atlantes à coquilles spirales, des thétys grises, tachetées de blanc et recouvertes de leur mantille frangée ; des éolidés semblables à de petites limaces, des cavolines rampant sur le dos, des auricules, et entre autres l'auricule myosotis, à coquille ovale ; des scalaires fauves, des littorines, des janthures, des cinéraires, des pétricoles, des lamellaires, des cabochons, des pandores, etc.

Quant aux articulés, Conseil les a, sur ses notes, très-justement divisés en six classes, dont trois appartiennent au monde marin. Ce sont les classes des crustacés, des cirrhopodes et des annélides.

Les crustacés se subdivisent en neuf ordres, et le premier de ces ordres comprend les décapodes, c'est-à-dire les animaux dont la tête et le thorax sont le plus généralement soudés entre eux, dont l'appareil bucal est composé de plusieurs paires de membres, et qui possèdent quatre, cinq ou six paires de pattes thoraciques ou ambulatoires. Conseil avait suivi la méthode de notre maître Milne Edwards, qui fait trois sections des décapodes : les brachyours, les macroures et les anomours. Ces noms sont légèrement barbares, mais ils sont justes et précis. Parmi les macroures, Conseil cite des amathies dont le front est armé de deux grandes pointes divergentes, l'inachus scorpion, qui — je ne sais pourquoi — symbolisait la sagesse chez les Grecs ; des lambres-masséna, des lambres-spinimanes, probablement égarés sur ce haut-fond, car d'ordinaire ils vivent à de grandes profondeurs ; des chaxantes, des pilumnes, des rhomboides, des calappins granuleux — très-faciles à digérer, fait observer Conseil, — des corystes édentés, des ébalies, des cymopolies, des dorripes laineuses, etc. Parmi les macroures, subdivisés en cinq familles, les cuirassés, les fuisseurs, les astaciens, les salicoques et les ochyzopodes, il cite des langoustes communes, dont la chair est si estimée chez les femmes ; des scyllares-ours ou cigales de mer, des gébies riveraines, et toutes sortes d'espèces comestibles, mais il ne dit rien de la subdivision des astaciens, qui comprend les homards, car les langoustes sont les seuls homards de la Méditerranée. Enfin, parmi les anomours, il vit des drocines communes, abritées derrière cette coquille abandonnée dont elles s'emparèrent ; des homoles à front épineux, des bernard-hermites, des porcellanes, etc.

Là s'arrêtait le travail de Conseil. Le temps lui avait manqué pour compléter la classe des crustacés par l'examen des stomapodes, des amphipodes, des homopodes, des isopodes, des trilobites, des branchiopodes, des ostracodes et des entomostracées. Et pour terminer l'étude des articulés marins, il aurait dû citer la classe des cyrrhopodes qui renferme les cyclopes, les argules et la classe des annélides, qu'il n'eût pas manqué de diviser en tubicoles et en dorsibranchés. Mais le *Nautilus*, ayant dépassé le haut fond du détroit de Lybie, reprit dans les eaux plus profondes sa vitesse accoutumée. Dès lors plus de mollusques, plus d'articulés, plus de zoophytes. A peine quelques gros poissons qui passaient comme des ombres.

Pendant la nuit du 16 au 17 février, nous étions entrés dans ce second bassin méditerranéen, dont les plus grandes profondeurs se trouvent par trois mille mètres. Le *Nautilus*, sous l'impulsion de son hélice, glissant sur ses plans inclinés, s'enfonça jusqu'aux dernières couches de la mer.

Là, à défaut des merveilles naturelles, la masse des eaux offrit à mes regards bien des scènes émouvantes et terribles. En effet, nous traversions alors toute cette partie de la Méditerranée si féconde en sinistres. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de

navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu ! La Méditerranée n'est qu'un lac, comparée aux vastes plaines liquides du Pacifique, mais c'est un lac capricieux, aux flots changeants, aujourd'hui propice et caressant pour la frêle tartane qui semble flotter entre le double outre-mer des eaux et du ciel, demain, rageur, tourmenté, démonté par les vents, brisant les plus forts navires de ses lames courtes qui les frappent à coups précipités.

Ainsi, dans cette promenade rapide à travers les couches profondes, que d'épaves j'aperçus gisant sur le sol, les unes déjà empâtées par les coraux, les autres revêtues seulement d'une couche de rouille ; des ancres, des canons, des boulets, des garnitures de fer, des branches d'hélice, des morceaux de machines, des cylindres brisés, des chaudières défoncées, puis des coques flottant entre deux eaux, celles-ci droites, celles-là renversées.

De ces navires naufragés, les uns avaient péri par collision, les autres pour avoir heurté quelque écueil de granit. J'en vis qui avaient coulé à pic, la mâture droite, le grément raidi par l'eau. Ils avaient l'air d'être à l'ancre dans une immense rade foraine et d'attendre le moment du départ. Lorsque le *Nautilus* passait entre eux et les enveloppait de ses nappes électriques, il semblait que ces navires allaient le saluer de leur pavillon et lui envoyer leur numéro d'ordre ! Mais non, rien que le silence et la mort sur ce champ des catastrophes !

J'observai que les fonds méditerranéens étaient plus encombrés de ces sinistres épaves à mesure que le *Nautilus* se rapprochait du détroit de Gibraltar. Les côtes d'Afrique et d'Europe se resserrent alors, et dans cet étroit espace, les rencontres sont fréquentes. Je vis là de nombreuses carènes de fer, des ruines fantastiques de steamers, les uns couchés, les autres debout, semblables à des animaux formidables. Un de ces bateaux aux flancs ouverts, sa cheminée courbée, ses roues, dont il ne restait plus que la monture, son gouvernail séparé de l'étambot et retenu encore par une chaîne de fer, son tableau d'arrière rongé par les sels marins, se présentait sous un aspect terrible ! Combien d'existences brisées dans son naufrage ! Combien de victimes entraînées sous les flots ! Quelque matelot du bord avait-il survécu pour raconter ce terrible désastre, ou les flots gardaient-ils encore le secret de ce sinistre ? Je ne sais pourquoi, il me vint à la pensée que ce bateau enfoui sous la mer pouvait être l'*Atlas*, disparu corps et biens depuis une vingtaine d'années, et dont on n'a jamais entendu parler ! Ah ! quelle sinistre histoire serait à faire que celle de ces fonds méditerranéens, de ce vaste ossuaire, où tant de richesses se sont perdues, où tant de victimes ont trouvé la mort.

Cependant, le *Nautilus*, indifférent et rapide, courait à toute hélice au milieu de ces ruines. Le 18 février, vers trois heures du matin, il se présentait à l'entrée du détroit de Gibraltar.

Là existent deux courants : un courant supérieur, depuis longtemps reconnu, qui amène les eaux de l'Océan dans le bassin de la Méditerranée ; puis un contre-courant inférieur, dont le raisonnement a démontré aujourd'hui l'existence. En effet, la somme des eaux de la Méditerranée, incessamment accrue par les flots de l'Atlantique et par les fleuves qui s'y jettent, devrait élever chaque année le niveau de cette mer, car son évaporation est insuffisante pour rétablir l'équilibre. Or, il n'en est pas ainsi, et on a dû naturellement admettre l'existence d'un courant inférieur qui, par le détroit de Gibraltar, verse dans le bassin de l'Atlantique le trop plein de la Méditerranée.

Fait exact, en effet. C'est de ce contre-courant que profita le *Nautilus*. Il s'avança rapidement par l'étroite passe. Un instant je pus entrevoir les admirables ruines du temple d'Hercule enfoui, au dire de Plin et d'Avienus, avec l'île basse qui le supportait, et quelques minutes plus tard nous flottions sur les flots de l'Atlantique.

(A continuer)

## NOUVELLES GÉNÉRALES

Havre, 8 avril. — Le steamer *France*, parti ce matin pour Philadelphie et New-York, emporte 1,200 tonneaux pesant d'articles qui entreront à l'exposition américaine.

San Francisco, 9. — O'Leary, le marcheur de Chicago, a complété hier soir sa marche de 500 milles en 139 heures et 32 minutes.

Londres, 9. — M. Joplin, surintendant anglais de la section des beaux-arts à l'exposition du Centenaire, qui est parti avant-hier pour Philadelphie, a emporté avec lui 55 eaux-fortes, beaucoup de gravures et de dessins d'architecture, et 197 tableaux à l'huile dont plus de 100 ont été exhibés à l'Académie Royale.

La valeur assurée de la collection excède sept cent cinquante mille piastres.

Il y a en ce moment, dans les caves de la Banque de France, à Paris, en lingots d'or et d'argent, en numéraire, une somme de 1 milliard 830 millions (1,830,000,000). C'est assurément, dit un journal, le plus gros tas d'or et d'argent qui ait jamais existé. Tous les trésors des rois de Médie et de Perse n'ont jamais atteint ce chiffre.

CIE. DU RICHELIEU. — Les deux bateaux à vapeur de la compagnie Union, l'*Athenian* et l'*Abysinnian*, qui ont été vendus, il y a quelques mois, à la compagnie du Richelieu, ont été livrés à cette dernière.

Il y aura dorénavant quatre bateaux sur la ligne entre Québec et Montréal.

— Nous lisons ce qui suit dans un journal français des Etats-Unis :

« Le Canada occupera une place relativement considérable (pour le faible nombre de sa population) à l'exposition universelle de Philadelphie. Notre pays dispose de 24,070 pieds carrés ; ce chiffre le place au 5ème rang, c'est-à-dire immédiatement après les Etats-Unis, l'Angleterre, la France et l'Allemagne.

« Mais il tient l'avant sur les puissances dont les noms suivent : la Russie, la Turquie, l'Autriche, la Suisse, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Italie, l'Espagne, le Portugal, la République Argentine, la Havane, le Chili, le Pérou, le Brésil, et autres Etats dont les noms nous échappent. »

Ottawa, 14. — L'état de M. Scatcherd est désespéré, on ne pense pas qu'il vive jusqu'au matin. Il a reçu la visite des honorables messieurs Mackenzie, Blake et Vail. Le docteur Brouse donne ses soins au malade. Il paraît que la fièvre bilieuse dont est atteint M. Scatcherd a été causée par un séjour trop prolongé dans les salles de comité où la ventilation est insuffisante.

On dit que le sénateur Perry est aussi à l'agonie.

— M. L. O. David a été nommé traducteur en chef des votes et délibérations de la Chambre.

— Un train de cinq wagons est parti lundi soir, le 10, pour Philadelphie, emportant le reste des objets qu'expose le Canada à l'Exposition de Philadelphie.

PROFANATION. — Dans la journée du Jeudi-Saint, un jeune homme a versé une fiole remplie d'un liquide corrosif, dans un des bénitiers de l'église Notre-Dame. Bien des fidèles, en prenant de l'eau bénite, ont eu le front brûlé et les vêtements détériorés. Il faut espérer que l'auteur de cet acte indigne ne restera pas impuni. — (*Minerve.*)

Fall River, Mass., 14. — La fabrique de machines à vapeur de Marvel Davis et Cie. a été aujourd'hui la proie des flammes. On estime les pertes à \$60,000.

Londres, 14. — Une dépêche officielle envoyée à Constantinople par le gouverneur de la Bosnie, annonce qu'il y a eu une bataille près de Kjevac, entre les troupes turques et mille insurgés. Ces derniers ont été complètement mis en déroute.

— A. T. Stewart, le célèbre marchand de New-York, est mort le 10 courant. Sa fortune est évaluée à cent millions de dollars.

— Un incendie désastreux a eu lieu le 12, à St. Jean Dorchester. Les magasins, écuries et hangars de MM. Mollere et Macdonald furent détruits. Les pertes sont évaluées à \$30,000, en grande partie couvertes par les assurances.

— M. Hector Prévost, avocat, est mort subitement à Vaudreuil, le 11.

— Le Gouverneur-Général a sanctionné 73 actes du Parlement, le 12.

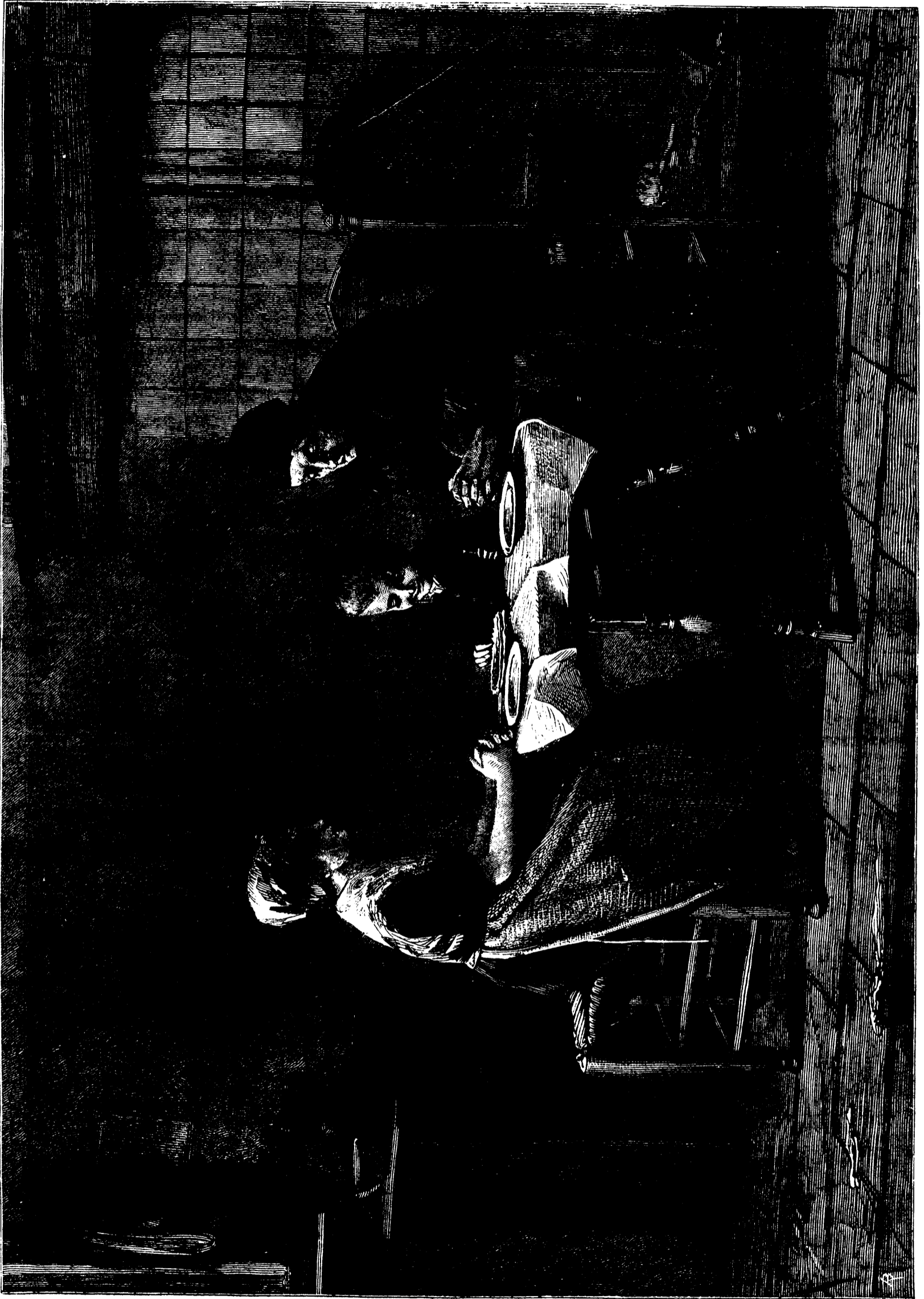
## VARIÉTÉS

— Sait-on ce que le monde entier a bu de bouteilles de vin de Champagne de provenance champenoise, sans compter par conséquent les bouteilles de vin imités de champagne ? 18,835,527 bouteilles pendant l'année commerciale comptée d'avril 1874 à avril 1875. L'année précédente, ce chiffre s'était élevé à 20,598,069 ; en 1872-73, à 22,301,838 ; en 1871-72, à 20,368,661. Sur ces chiffres, la France a bu : en 1874-75, 3,517,182 bouteilles ; en 1873-74, 2,491,759 ; en 1872-73, 3,466,059 ; en 1871-72, 3,367,537. L'année la plus forte pour la consommation générale des vins mousseux de Champagne est l'année 1872-73 ; pour la consommation française, c'est l'année comptée d'avril 1869 à 1870 : on a bu en France, 3,628,461 bouteilles. L'année suivante, année de la guerre, cette consommation, malgré le nombre vertigineux de bouteilles bues par les Prussiens, ne s'est élevée qu'à 1,633,941 bouteilles.

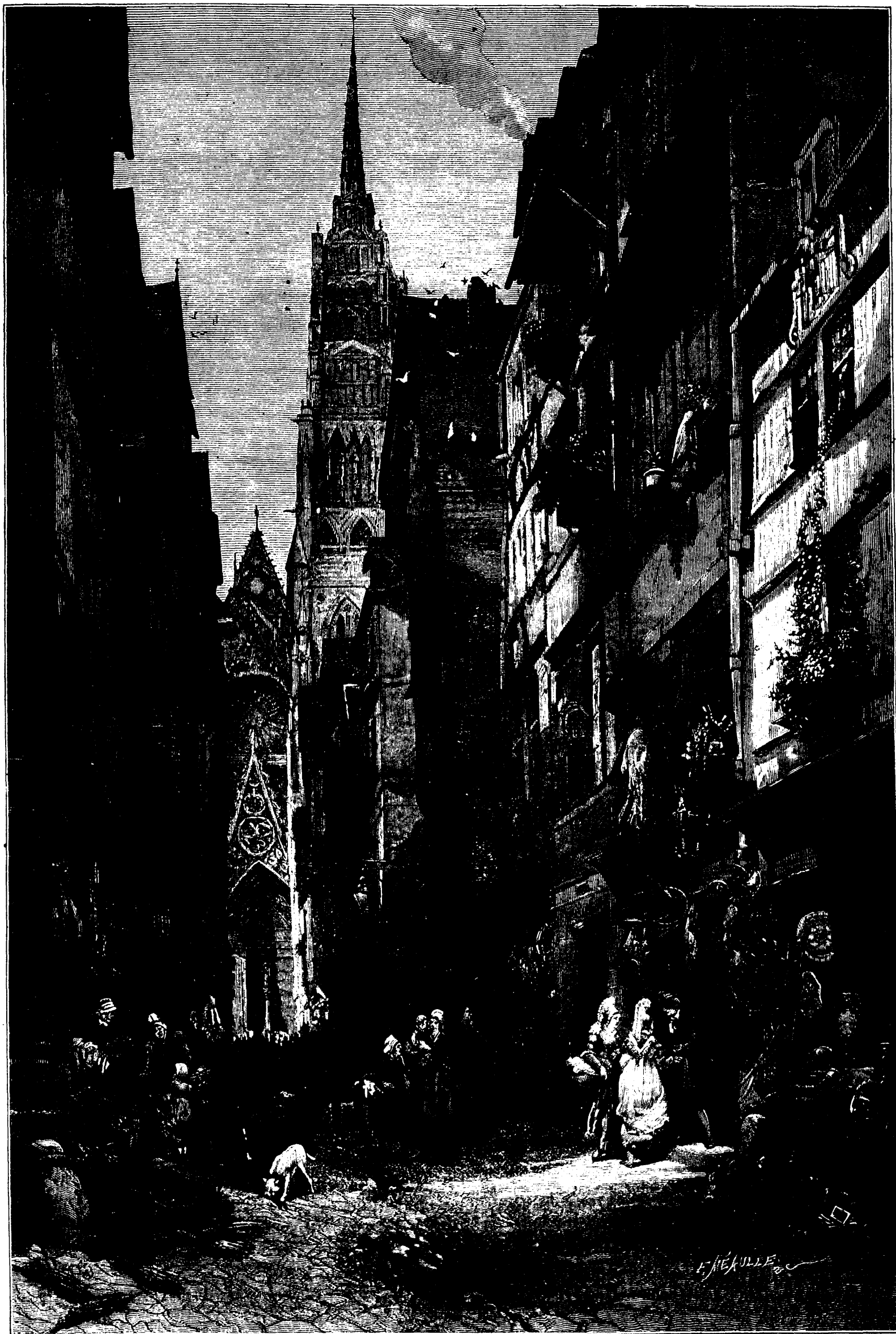
LE SOLEIL. — Le professeur Rudolphe dit qu'il a trouvé que le soleil était une masse chaude et blanche, avec un diamètre de 856,000 milles, ayant autour d'elle un océan de gaz incandescent, d'une profondeur de 50,000 milles. Cet océan lance des langues de flammes à une distance de plus de 50,000 milles, et sa force volcanique dardt la matière lumineuse à une hauteur de 160,000 milles.

EMPOI PRÉPARÉ À LA GOMME ARABIQUE. — Prenez deux onces de belle gomme arabe, réduisez-la en poudre que vous déposerez dans un pot et sur lequel vous jetterez une chopine d'eau bouillante, couvrez le pot et laissez ainsi douze heures, après quoi vous mettrez le liquide dans une bouteille que vous aurez le soin de bien boucher. Une cuillerée de ce liquide par chopine d'empoï suffit pour donner au linge toute la beauté du linge neuf, particulièrement pour les collets et les devants de chemises.

BEIGNETS DE POMME. — Videz des pommes, pelez-les, coupez-les en rouelles de près d'un centimètre d'épaisseur, trempez-les dans une pâte à frire ; lorsqu'ils sont bien gonflés et dorés, égouttez-les, poudrez-les, et surtout les servez brûlants. Au lieu de pommes mettez des moitiés d'abricot.



LE "BÉNÉDICTITÉ"



UNE RUE DE ROUEN EN 1820—D'APRÈS UN TABLEAU DE M. ÉMILE LABORNE



OWEN O'SULLIVAN ET SES  
SOUVENIRS

(Suite et fin)

Durant les années 1812, 13, 14 et 15 (1), nous eûmes comme pratiques, et c'étaient de très-bonnes pratiques, les régiments en garnison à Québec.

En 1812, l'armée de Hull ayant été faite prisonnière à Détroit, fut envoyée à Québec, et un certain nombre d'Irlandais qui en faisaient partie furent menacés de mort. L'Angleterre professait alors comme aujourd'hui la doctrine : "Que tout sujet anglais doit être et rester toujours et partout sujet anglais." Mais craignant, avec raison, que le gouvernement américain n'usât de représailles, elle se résolut à une clémence forcée. Toutefois, les officiers américains furent gardés comme otages sous les verrous de la prison de Québec.

A quelque temps de là, ils furent envoyés au village de Beauport, sur parole d'honneur donnée qu'ils ne tenteraient pas de s'échapper. Au commencement de décembre 1814, ordre fut envoyé de les conduire aux États-Unis. Mon père fut chargé de voiturier les officiers et leurs bagages de Québec à Montréal. Il lui fallut se procurer 27 sleighs pour faire ce transport. On lui payait 30 dollars par sleigh. Nous rencontrâmes le gouverneur, Sir George Provost, à Sainte-Anne, chez M. Dorion, riche marchand de l'endroit. La paix fut proclamée le 24 décembre, mais le pays était rempli de troupes, comprenant les corps canadiens, et divers régiments de l'armée de Wellington, au nombre d'environ 14,000 hommes, qui étaient arrivés dans le cours de l'été. A l'ouverture de la navigation, la plus grande partie de ces troupes furent envoyées dans différentes directions ; quelques régiments furent licenciés, et on concéda des terres avec un octroi de provisions pour trois années à ceux qui voulurent s'établir comme colons dans le pays.

A cause de cette dispersion des troupes, le nombre des pratiques diminua considérablement, sans que le prix du loyer de la propriété Desbarats (140 louis par année) changeât d'un seul sou. Des propositions fort avantageuses nous étant faites par Mr. P. E. Desbarats, nous nous rendîmes, mon père et moi, à l'automne de 1816, dans le canton de Frampton, qui appartenait à ce monsieur. Nous précédions, avec un convoi de 8 voitures, les premiers émigrants—tous des Irlandais—qui venaient prendre pied dans ces forêts. De Ste. Marie à l'endroit fixé pour l'établissement, il y avait neuf milles de bois à traverser. A peine pûmes-nous y rendre la valeur de trois charges sur huit. Les chemins étaient impraticables.

En somme, nonobstant les offres généreuses de M. Desbarats, nous renoncâmes à l'honneur d'aller ouvrir le canton de Frampton.

L'année 1816 fut des plus funestes à l'agriculture. Fait inouï, la gelée et les neiges prirent les bêtes fauves et les oiseaux eux-mêmes par surprise. On trouvait, dans les champs, des passereaux tombés morts de froid. Tous les grains y passèrent, et la population fut réduite à une affreuse disette. Ce que voyant, Sir John Coape Sherbrooke ouvrit les magasins du Roi, en remit les provisions aux curés des diverses paroisses, avec ordre de les distribuer gratuitement aux plus nécessiteux.

Owen O'Sullivan avait mené jusque là le genre de vie le plus propre à développer ses forces physiques, par l'exercice et le travail, à lui communiquer une énergie virile, parce que très-souvent, dans ses courses à Montréal ou à Trois-Rivières, il avait à parer des mauvais pas, et cela sans compter sur aucune assistance. Force lui était de se suffire à lui-même. Et puis la guerre, le contact toujours rude du militaire, donnent au caractère une trempe plus forte, en apprenant à braver et à surmonter tout embarras, tout danger.

En 1821, Owen était un beau grand gaillard, bien découplé, aux traits réguliers, à l'œil plein de finesse, à la bouche

souriante, mais au besoin sarcastique. Il reste encore des traits acérés sur la lèvre du vieillard.

Mais je reprends les notes du jeune colon, qui, la hache sur l'épaule, du courage plein le cœur, se dirige vers la forêt :

En 1821, dit-il, nous achetâmes de Ls. M. Juchereau Duchesnay, neuf lots de terrain dans l'établissement de Saint-Patrice, aujourd'hui la paroisse Sainte-Catherine. Dès la première année, nous y fîmes un abattis d'environ 40 arpents en superficie.

Le 21 mai 1822, nous quittions la ferme de la Petite-Rivière, après y avoir demeuré dix ans, avec douze têtes de bétail et deux chevaux, pour nous rendre à Valcartier, où mon père avait loué, pour l'espace de deux ans, une terre où un découvert considérable avait été fait et dont les bâtiments étaient en bon état.

Les chemins étaient très-difficiles, les cours d'eau débordés, et nous n'arrivâmes que le lendemain à notre destination. Il y avait encore de la neige dans les bois. Nous nous mîmes courageusement à l'œuvre, et la Providence récompensa nos efforts en nous accordant une abondante récolte.

En même temps, nous continuons les défrichements sur notre propriété de Ste. Catherine, où, au mois de juin, nous ensemencions, dans notre abattis de 45 arpents, une pièce de terrain de 6 arpents en superficie.

Durant l'été (1822), je fus nommé, par M. d'Estimauville, grand-voyer et inspecteur des chemins de l'établissement. En cette qualité, je dus explorer et tracer des chemins à travers la forêt. J'en ouvris deux milles de longueur à moi seul, sans aucune assistance. Dans l'été de 1823, après avoir augmenté considérablement notre défrichement, nous fîmes une bonne récolte d'avoine, de pommes de terre et de navets ; nous construisîmes une maison et des bâtiments solides, mesurant 90 pieds de longueur, où nous engrangeâmes une grande quantité de gerbes d'avoine : nous pûmes encaver en même temps 1200 minots de pommes de terre. Nous reçûmes, cette même année, la visite des Messieurs Joseph Planté, John Neilson et John Cameron, le premier président, et le dernier vice-président de la société d'agriculture de Québec ; et au mois de mars 1824, le jour de l'exposition agricole, je reçus une prime d'encouragement de \$120.00 pour ma récolte et les améliorations opérées sur notre terrain.

Le 24 décembre 1824, nous fîmes l'acquisition de la terre Valcartier, où je songeais à m'établir moi-même.

Le 20 mai 1825, j'étais nommé inspecteur des chemins pour Valcartier. C'était alors une tâche ardue, car tout était à faire, ponts, chemins et fossés.

Vu l'âge avancé de mon père, je dus bientôt prendre la direction des travaux sur les deux propriétés de Valcartier et de Saint-Patrice.

Je me mariai le 24 janvier 1826, et j'ouvrais alors une maison d'entretien public à Valcartier, tout en continuant de cultiver nos terres.

Le jeune O'Sullivan épousait Mlle. Plamondon, fille de l'arpenteur Plamondon, homme d'un mérite encore fort apprécié dans sa profession. C'était une des familles les plus respectables, les mieux posées de l'endroit. Le curé Descheneaux, petit-fils de l'Intendant de ce nom, bénit ce mariage. Lorsqu'il s'agit de signer sur les registres, il demanda au jeune marié s'il savait écrire. "Un peu, je crois," répondit celui-ci. Le bon curé lui présente une plume d'oie émoussée et rétive au trait. "Ça ne va pas, répond M. Duchesneaux en souriant, qu'est-ce qui vous manque donc ?

—C'est un autre outil, pour faire de cet outil un bon outil." On apporte un canif, et Owen, avec sa plume taillée à neuf, écrit son nom de la plus belle cursive, à grands traits dégagés qui excitent l'admiration du brave curé.

M. Duchesneaux était fort âgé alors : n'empêche qu'il menait train de vie seigneurial, qu'il recevait chez lui les grands officiers de l'État, voire même le gouver-

neur-général qui s'honorait de son amitié. Possesseur d'une belle fortune, il acquerrait ainsi de l'influence auprès des grands afin de venir en aide aux petits dans l'occasion. Et il ne s'en faisait pas faute, de venir en aide aux pauvres et aux malheureux. Sa charité était inépuisable. Il aurait rougi de voir un nécessiteux de sa paroisse aller tendre la main dans une paroisse étrangère. Son presbytère était la maison du bon Dieu. Il lui arrivait parfois de s'oublier au point de donner son dernier écu, et alors pour lui-même il lui fallait recourir à ses amis. Que ne peut-on espérer lire un jour des mémoires détaillés sur la vie de cet homme de bien ! N'ai-je pas entendu dire que P. Larue, écrivain, M.P., de Portneuf, et nos amis, Jules et Panet Larue, de Québec, lui tiennent par les liens du sang ? Si tel est le cas, il leur revient la tâche agréable de faire revivre des traits aussi chers pour eux que dignes de notre vénération.

Vers l'année 1832, il devint de bon genre parmi la classe riche de s'occuper d'agriculture, de défrichement et de colonisation. Cette espèce d'engouement avait été créé par des notabilités, comme M. John Neilson et Andrew Stuart, qui furent en réalité les fondateurs de Valcartier. Avec cela, les travaux de la citadelle, qui avaient employé un grand nombre d'ouvriers venus d'Europe, pendant plusieurs années, touchaient à leur terme. Soit que ces ouvriers eussent fait des économies, soit qu'ils fussent aidés par des personnes généreuses, ils s'empressaient de profiter des conditions faciles d'établissement qu'on leur offrait.

Owen O'Sullivan, profitant de la veine, vendit sa terre de Valcartier à un prix assez élevé, et vint s'établir à Québec où il demeura deux ans dans la rue Saint-Vallier, sans négliger pour cela la terre de Saint-Patrice, sur laquelle il gardait la haute-main.

En 1824, l'établissement prenait le nom de Paroisse de Ste. Catherine qu'il porte encore, et l'on y bâtit une chapelle où de nombreux et pieux colons purent assister presque tous les dimanches au service divin. Jusque là, le missionnaire, M. Paiseley, d'heureuse mémoire, un talent d'orateur assez rare et un cœur d'apôtre, avait dit la messe dans un hangar appartenant à M. Duchesnay et qui subsiste encore.

En 1834, des idées plus ambitieuses germèrent dans le cœur de M. Owen O'Sullivan. Il avait de l'instruction, de l'énergie, il se sentait des aptitudes assez rares pour les affaires, il résolut de tenter fortune ailleurs ou dans des voies nouvelles.

"Je me rendis à Montréal, écrit-il, muni de lettres de recommandations de la part de feu Andrew Stuart, auprès de l'Hon. Michael O'Sullivan, alors solliciteur-général, et plus tard juge-en-chef de Montréal. Il me promit de l'aide et de l'encouragement, si j'allais m'établir à Montréal. Je fus sur le point d'accepter son invitation avec ses offres généreuses ; mais de retour chez moi, les avis du Révd. M. Paiseley et les sollicitations de mes vieux parents prévalurent sur ces idées d'ambition. Je fermai également l'oreille aux invitations du colonel Antrobus et de l'Hon. James Cuthbert, qui m'offraient un établissement considérable dans la seigneurie de Berthier."

En 1845, Owen O'Sullivan fut nommé lieutenant de milice, et, peu de temps après, promu au grade de capitaine qu'il occupa encore.

Jusqu'en 1872, il continua l'exploitation de sa belle propriété de Ste. Catherine, d'une superficie de deux cents arpents, acquise alors par M. Connolly, qui disputait, l'année dernière, le mandat du comté de Québec à l'Hon. M. Garneau.

Jouissant d'une honnête aisance, il vint alors demeurer avec ses fils, à quelques pas de la chapelle de la Jeune-Lorette, partageant son temps entre l'accomplissement des devoirs du chrétien, les affections domestiques et la culture de son jardin.

De son mariage avec Mlle. Marie Pla-

mondon sont nés 11 enfants, dont six seulement sont encore vivants. Ils sont :

Noms.	Date de naissance.	Mariage.	No. d'enfants.
Ellen	1830	1860	4
John H.	1835	1868	4
Mary Louise	1839	sur Ursuline	
vœux prononcés			
Eugène	1841	1868	4
James	1843	garçon	
Henry	1845	1874	1

L'aînée de la famille, Marie, est née en 1827, s'est mariée en 1849, est morte en 1866 et a laissé 5 enfants.....5

Nombre total des petits-enfants 18

Le fils aîné, John, est aujourd'hui arpenteur géomètre du cadastre de Beauharnois. Il a fait une partie de ses études sous la direction de M. Baillargé, en même temps qu'une pépinière de jeune gens qui remplissent presque tous de bonnes positions.

En 1869, il traçait la ligne du chemin Gosford, complété en 1870, jusqu'au lac à L'Île. Il en continua le tracé jusqu'au lac Saint-Jean, partie avec M. Le François, partie avec son frère Henry. (Voir Rapport des Terres de '73 et '74.)

Henry, également arpenteur, a étudié sous son frère. Admis à la pratique en 1869, il fut chargé de travaux importants sur le chemin de fer de la Rive-Nord et dans le comté de Bonaventure. (Rapport des Terres de 1874.) Il est actuellement géomètre du cadastre de Saint-Sylvestre et de Saint-Patrice, dans le comté de Lotbinière.

Eugène cultive une terre dans la paroisse de Lorette et s'occupe d'industrie et de spéculations avec succès.

M. Owen O'Sullivan porte vaillamment ses soixante-dix-sept ans : son esprit vif et son cœur généreux sont encore à l'aise dans un corps vigoureux, exempt de toute infirmité. De ses traits, il est fort ressemblant aux portraits que nous avons d'O'Connell. Le Irish wit pétille dans son cerveau autour de ses nombreux souvenirs. Quelquefois, d'un seul mot, il illumine une figure et nous la révèle comme il veut la produire, soit belle, soit grotesque, soit grande, soit ridicule.

Quand il parle de l'Irlande, il a l'air de rentrer tout entier dans son cœur ; il touche alors, d'un doigt religieux, à des souvenirs sacrés, à des plaies de martyrs, à des trophées de héros. Un sentiment de plus pur patriotisme anime ses esprits et ses sens.

Puis viennent sur ses lèvres de beaux noms connus dans notre histoire. Il refait, pour nous plaire, la revue de nos illustrations canadiennes. Et vous voyez passer les Bédard, les Panet, les Papineau, les Descheneau, Mgr. Cook, Andrew Stuart, et, rayonnant au centre de tous, le grand évêque Plessis, les Vallières, les Neilson, les Chauveau, les Caron, les Belleau, et celui que la famille honore comme un bienfaiteur, M. P. E. Desbarats, qui se sont tous plus ou moins trouvés liés aux intérêts du comté de Québec ou de la colonisation de ses cantons.

Il a bien connu notre vaillant colonel de Salaberry, son voisin pendant longtemps. Il l'a aimé autant que nous l'admiration. Il affectionne tout particulièrement la famille Duchesnay, de bons, de braves seigneurs.

Ailleurs, dans ses récits, surgissent d'autres figures graves de magistrats ou de prêtres. Ce sera M. Perrault, doué de tant d'esprit, de jugement et de foi ; ce sera M. Paiseley, le premier missionnaire de Sainte-Catherine ; ce sera M. O'Doherty, enlevé à la fleur de l'âge, jeune prêtre aussi admirable par son caractère que par ses talents.

Nous nous contentons de rire avec lui de bien d'autres qu'il fait grimacer dans l'ombre, et dont nous laissons échapper les noms par le réseau peu serré de la bienveillance.

Il revient souvent à Monseigneur Plessis. Il ne se rappelle pas sans émotion que lui, le grand évêque, prince de l'Église, disait la messe de huit heures pour les soldats et leur prêchait en anglais. Il n'y avait alors que lui et un autre prêtre français qui pussent parler couramment cette langue. Mais Monseigneur n'hésitait pas à prendre le rôle du plus humble de ses

(1) Je cite ici textuellement les notes de Mr. O'Sullivan.

prêtres. Il parlait plus ou moins bien l'anglais, mais il se faisait comprendre par le cœur. Aussi, comme on l'aimait !

Un autre à qui il a voué également une grande vénération, c'est à Monseigneur Cook, qu'il a plus particulièrement connu en sa qualité de curé de Saint-Ambroise. Disciple de Pierre, Mgr. Cook était grand pêcheur devant Dieu et devant les hommes. Pas un lac, pas une rivière des profondeurs dont il ignorât les ressources ou les secrets de pêche. Au harpon, au filet comme à la ligne, il était partout le plus habile. Le jour qu'il quittait Lorette, M. Cook remettait en souvenir de lui, à M. O'Sullivan, une belle montre d'argent qu'il nous fait voir avec orgueil.

Je ne dois pas oublier de dire que, pendant plusieurs années, M. Owen O'Sullivan, qui savait apprécier la valeur de l'instruction, fit l'école à Sainte-Catherine aux enfants des premiers colons, et cela gratuitement et au milieu de rudes travaux.

Voilà un homme, n'est-ce pas, qu'il faut louer sans réticences, qui n'a jamais voulu que le bien et qui n'a pas su faire autre chose. Des modèles de ce genre, proposés à l'admiration du peuple, inspirent de nobles sentiments, font du bien au cœur, et engagent l'honnête homme, humble ouvrier ou cultivateur, à marcher toujours droit dans la voie de l'honneur et de la vertu.

Ayons des couronnes pour tous les mérites, parce qu'aucun mérite ne doit nous être indifférent. On sait comment on commence, on ignore par où l'on finit.

A. N. M.

NOS GRAVURES

**Le "Bénédicté."**—Le repas est pourtant bien frugal. La table ne chancelle pas sous le poids de massives argenteries, de plats succulents. C'est la nourriture du pauvre, un bol de potage ou de riz. Et cependant, c'est le pain quotidien que donne le Père céleste à la veuve et aux orphelins. Ils le reçoivent avec reconnaissance. On lit sur les traits de la mère, de la fille, la vénération, la soumission, la paix, le doux contentement qui remplissent leurs cœurs. En vérité, la paix de l'âme surpasse tout sentiment. Et cette famille pauvre ressent plus de bonheur en prenant son simple repas, tout en remerciant Dieu de ses bontés, que n'en peut éprouver le riche, assis devant un festin, mais dont le cœur est dévoré par la cupidité, l'ambition et l'envie. G. E. D.

**Le luxe une cause de crime.**—Cette composition a son origine dans les révélations humiliantes qui ont eu pour effet premier de faire perdre au général Belknap sa position brillante de secrétaire d'Etat pour la guerre, et, par suite, d'ébranler dans le cœur du peuple américain la confiance qu'un peuple républicain doit pouvoir reposer dans ceux qui contrôlent les affaires de la nation. La femme du général Belknap est très-belle, très-accomplie, élégante, ambitieuse. Elle fut aussi très-adorée, et se trouvait à la tête d'une société du plus haut ton. Mais il lui fallait de l'argent pour briller. Les fêtes qu'elle donnait, les toilettes éblouissantes dont elle se parait, les équipages qu'elle promenait par les rues de la capitale, tout cela exigeait des dépenses que même le salaire d'un ministre d'Etat ne suffisait plus à combler.

Aussi est-ce par son entremise que le marché entre Marsh et Belknap fut conclu. C'est par ses mains que passaient les sommes que Marsh payait au secrétaire de la guerre pour sa place de pourvoyeur. Enfin, c'est à la suite d'une querelle entre la superbe madame Belknap et la femme du pourvoyeur, à propos de distinctions sociales, que celle-ci dévoila, par dépit, l'histoire de ce marché scandaleux. Le luxe, l'ambition, l'orgueil en étaient la cause. Prenons la leçon à cœur. Il y a bien des malheurs, dans les Etats comme dans les familles, que la pratique de l'économie et des vertus chrétiennes pourrait détourner. L'honneur, l'avenir des nations sont entre les mains des mères. La tâche est onéreuse, mais glorieuse aussi. G.E.D.

**Une rue de Rouen en 1820.**—Rouen, malgré la furie de nos grandes villes de province à vouloir se transformer à l'instar de Paris, est restée néanmoins dans beaucoup de recits la vieille ville par excellence. Hâtez-vous cependant, messieurs les artistes, car ces baraques si pittoresques que vous prizez si fort n'ont pas de plus mortel ennemi que les Rouennais en général, et leurs propriétaires en particulier ; et sous prétexte d'air et de lumière, ce qui, entre nous, n'est pas une mauvaise raison, les rues étroites et obscures où vous trouvez tant à glaner vont s'élargir démesurément, s'aligner par de belles façades rectangulaires et s'orner de becs de gaz innombrables. Adieu, pignons et tourelles ; adieu, poutrelles sculptées, encadrées de briques ; adieu, boutiques d'oripeaux et de ferrailles en plein vent ; adieu, fleurs grimpanes débordant de chaque fenêtre... les expropriations pour cause d'utilité publique, les règlements municipaux vont mettre ordre à tout cela, et vous, amateurs du beau désordre, vous l'irez chercher... dans votre imagination.

FÊTE À SAINT-MICHEL DE LA PIGEONNIÈRE

Nous avons reçu un compte-rendu détaillé d'une fête qui a eu lieu à St. Michel, le 20 mars. La communication est anonyme. Notre correspondant signe seulement : Un Témoin Oculaire et un Ancien Abonnés. Que l'on comprenne donc qu'il nous est impossible de répondre à des lettres anonymes, et que nous n'acceptons aucun écrit sans savoir le nom de l'auteur. Notre ami a d'excellentes intentions sans doute, mais il comprendra, s'il réfléchit un instant, que nous ne pouvons pas faire une exception en sa faveur. D'ailleurs, son article est trop long. Sa longueur même lui ôte de l'intérêt. Nous serons bien aise d'avoir une réponse à ces remarques, mais signée par notre bon correspondant.

G. E. D.

ROSALBA

OU DEUX AMOURS ; ÉPIQUE DE LA RÉBELLION DE 1837

Nous sommes forcés par l'abondance d'autres matières, de remettre à la semaine prochaine le commencement de cette histoire.

LE PARLEMENT FÉDÉRAL

LA PROROGATION

Dans les séances du 8 et du 10, le seul incident important fut une discussion à propos des lisses de fer, l'hon. M. Mackenzie demandant que la chambre l'autorise à les prêter à des compagnies qui construisent des chemins de fer. Ce privilège n'a rapport qu'aux lisses sur l'intercolonial, que l'on remplacera par des lisses d'acier. M. Bowell s'y oppose, étant d'opinion que les lisses de fer sont de la même famille que les parapluies, et que, si on les prête, elles ne seront jamais rendues. M. Bowell propose donc, en amendement, qu'elles soient vendues au plus offrant. Sir John A. Macdonald parle en faveur de l'amendement, et maintient que le principe de la motion principale est contraire à la politique soutenue maintes fois par l'hon. premier ministre.

L'amendement est perdu et la résolution passée par un vote de 37 à 87.

M. Desjardins rappelle à la chambre les circonstances du contrat de MM. Bourgouin et Lamontagne, qui aurait dû, selon lui, être donné à M. Martin, le plus bas soumissionnaire. Il blâme le gouvernement d'avoir préféré les premiers, parce qu'ils étaient ses amis politiques. M. Mackenzie répond que ces messieurs avaient donné la soumission la plus basse. M. Masson soutient que celle de M. Martin était de \$1,000 plus basse que l'autre. Après une discussion animée, mais sans résultat, la chambre s'ajourne.

Le 11, l'hon. M. Mackenzie propose que le gouvernement soit autorisé à conclure des contrats, pendant la vacance, avec les personnes qui enverront les soumissions les plus basses pour la construction des parties suivantes du chemin de fer Canadien du Pacifique, savoir : depuis le Fort-William à l'ouest, jusqu'au lac des Mille-Lacs ; depuis le Portage-du-Rat jusqu'au lac de la Croix. Adopté.

M. Masson se plaint que le ministre des travaux publics n'a pas présenté à la chambre les documents relatifs aux casernes des Jésuites à Québec.

M. Mackenzie donne pour raison que cette correspondance est incomplète.

La chambre se forme en comité des subsides, et vote les items qui restent sur la liste. En-

suite, elle se résout en comité des voies et moyens et passe les résolutions suivantes :

**Résolu.**—Que l'on accorde à Sa Majesté, pour l'année finissant le 30 juin 1876, la somme de \$1,139,338.28 à même le revenu consolidé du Canada ;

**Résolu.**—Que l'on accorde à Sa Majesté, pour l'année financière finissant le 30 juin 1877, la somme de \$19,486,616.02 à même le revenu consolidé du Canada.

Le bill des subsides est alors lu une première, deuxième et troisième fois, et la chambre s'ajourne.

La chambre s'est réunie à midi, le 12. M. Cauchon propose l'adoption du rapport au sujet du *Hansard*. M. Holton s'y oppose parce qu'avis n'en a pas été donné. M. Cauchon lui fait comprendre que si le rapport est rejeté, il n'y aura pas de *Hansard*. C'est précisément, répond M. Holton, ce que je désire. L'Orateur déclare que la motion est hors d'ordre. Et le rapport est rejeté.

À trois heures, les Communes sont appelées à se rendre au Sénat, puis Son Excellence le Gouverneur-Général fit le discours suivant :

Honorables Messieurs du Sénat,

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je vous remercie pour le soin et l'attention que vous avez apportés dans l'accomplissement de vos devoirs durant cette session.

La loi que vous avez passée concernant l'administration des affaires des Indiens et leur affranchissement, sera non-seulement utile, parce qu'elle aura consolidé les différents statuts qui sont actuellement en force, mais elle démontre d'une manière encore plus évidente l'intérêt que le Canada porte aux tribus indiennes. Il est intéressant de savoir que plusieurs de ces clauses ont été suggérées par les conseils des Indiens des anciennes provinces. J'ai l'intention, durant la vacance, de conclure un traité avec les tribus indiennes de la partie ouest de la Saskatchewan, pour obtenir l'extinction de leurs titres de propriétés, afin de livrer une grande étendue de territoire très-fertile à la colonisation.

La création du district de Keematin, dans la région Est du Nord-Ouest, et la manière rapide dont a progressé l'ouverture des chemins de fer et des lignes télégraphiques de l'intérieur, aura, de concert avec la modification apportée dans le système de la tenure des terres, l'effet de développer le commerce et de donner plus de prestige à la Puissance. J'ai maintenant le plaisir d'annoncer que nous avons actuellement en opération, à l'ouest de la Rivière-Rouge, des lignes télégraphiques sur un parcours de plus de sept cents milles.

Les amendements faits à la loi électorale par la Chambre des Communes auront l'effet, je n'en doute pas, d'obtenir une expression franche et libre des électeurs dans le choix de leurs députés.

Les mesures que vous avez passées pour obtenir des rapports de faillites frauduleuses et des statistiques de chemins de fer, produiront d'excellents résultats et faciliteront beaucoup l'obtention des informations importantes sur ces différents sujets.

Messieurs de l'Assemblée Législative,

Je vous remercie des subsides que vous avez votés pour le service public. Je ne manquerai pas de prendre en considération la clause que vous avez insérée dans la résolution adoptée relativement aux travaux de construction sur le chemin du Pacifique.

Je suis heureux de constater que, par un système d'une sage économie, vous avez pu vous dispenser de la nécessité d'imposer de nouvelles taxes sur le peuple, et je me flatte que l'augmentation de la prospérité commerciale justifiera vos prévisions pour l'avenir.

Honorables Messieurs du Sénat,

Messieurs de la Chambre des Communes,

Je regrette d'avoir à vous informer qu'aucun autre progrès n'a été fait dans les transactions relatives au paiement de la compensation qui devait nous être accordée pour nos pêcheries par le traité de Washington. J'espère qu'à votre retour dans vos familles, vous y trouverez les espérances d'une saison de prospérité, et que vos occupations et vos entreprises pendant la vacance seront couronnées du même succès que celui que vous avez obtenu pendant vos séances parlementaires de cette dernière session.

THAT BANNER A HUNDRED YEARS OLD. Song and Chorus. Words by B. Devere. Music by Eddie Fox.

Chant du Centenaire américain, devenu très-populaire aux États-Unis. Prix : 50 centins. L'éditeur donne, avec chaque exemplaire, cinq jolies petites photographies des édifices du centenaire à Philadelphie, qu'il envoie, avec la chanson, franco, moyennant 50 centins, greenbacks. S'adresser à F. W. Helmick, 278 West Sixth Street, Cincinnati, Ohio.

Nous accusons réception du "PETIT CATECHISME DU SYLLABUS," par Mgr. Gaume. Léger Brousseau, éditeur, Québec. Cet opuscule explique et commente le célèbre Syllabus, et éclairera sur plusieurs points les esprits sceptiques.

UN VOYAGEUR devrait toujours porter avec lui, pour s'en servir en cas d'indisposition subite causée par le rhume, par le changement d'eau, attaques bilieuses, etc., une bouteille du PAIN RELIEF DE STANTON, sur lequel on peut toujours compter pour obtenir du soulagement.

ÉNIGMES, CHARADES, PROBLÈMES, QUESTIONS, &c.

Nous commençons aujourd'hui la publication de ces questions énigmatiques, littéraires, historiques, et le reste, qui sont une source non-seulement d'amusement et d'occupation, mais aussi d'instruction pour la jeunesse. En cherchant la solution de ces problèmes, l'esprit s'exerce, l'intelligence se développe, l'habitude s'acquiert de faire des recherches avec méthode et précision.

Dans ce numéro, nous nous bornons à un choix d'énigmes, dont nous donnerons la solution dans quinze jours. Nos jeunes amis peuvent s'amuser d'ici là à deviner les réponses.

ÉNIGMES

No. 1

On me met toujours en couleur,  
En Chine, au premier rang je brille,  
Si l'on m'assied sur une aiguille,  
Je change aussitôt de valeur.

Je suis dur sur la croix et doux dans le supplice,  
Les haches sur mon sort ont aussi grand pouvoir,  
En chacun, cher lecteur, deux fois tu peux me voir,  
Et le tabac me rend muet, Dieu me bénisse !

No. 2

Je suis dans un étang, tout au bout d'un jardin,  
Je commence la nuit et finis le matin.  
Je parais deux fois dans l'année ;  
Je suis tout au bout de ta main,  
Et dans la Méditerranée.

No. 3

Nous sommes cinq sœurs qui nous rassemblons  
avec les oiseaux :

La première est en argent,  
La deuxième est en fer,  
La troisième est en zinc,  
La quatrième est en or,  
La cinquième est en cuivre.

No. 4

J'apparais une fois dans une minute et deux fois dans un moment.

No. 5

Sum principium mundi, finis seculorum, trinus et unus : tamen non sum Deus.

No. 6

Sans être égal à Dieu ma puissance est divine,  
Car tout par moi commence et par moi se termine.

No. 7

Je suis Grec de naissance et j'habite Lyon.

No. 8

—Que fais-tu ici, toi qui n'es pas d'ici ? Si tu ne sors d'ici, je te mangerai ici.  
—Celui qui m'envoie ici n'est pas loin d'ici,  
et si tu me manges ici, tu sortiras d'ici.

No. 9

Pour se garantir des flous  
On me met souvent en usage ;  
L'avare ainsi que le jaloux  
De son trésor me croit le gage.  
Je trouve partout de l'emploi,  
A me connaître l'on s'applique,  
Et jamais personne sans moi  
Ne pourrait savoir la musique.

No. 10

Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on use sans savoir comment, dont on se plaint toujours sans vouloir la quitter, et que l'on perd sans s'en apercevoir ?

No. 11

Qu'est-ce que Dieu ne voit jamais, le roi rarement, moi tous les jours ?

No. 12

Qui respire et ne vit pas ?

No. 13

Mon nom, formé de trois voyelles,  
Qu'un nœud très-étroit lie entre elles.  
Se prononce en français, observez bien ce point,  
Comme celle, lecteur, qui ne s'y trouve point.

No. 14

Je viens sans qu'on y pense,  
Et meurs à ma naissance,  
Et celui qui me suit  
Ne vient jamais sans bruit.

No. 15

Je suis difficile à trouver  
Et plus encore à conserver ;  
Les curieux, pour me connaître,  
Avec grand soin me font la cour ;  
Mais mon destin me défend de paraître ;  
Car l'instant où je vois le jour  
Est l'instant où je cesse d'être.

No. 16

Je sers à l'indigent dans un besoin extrême.  
Devinez qui je suis : Je suis deux fois moi-même

No. 17

Personne ne me voit, jamais on ne m'entend.  
Du sort qui m'a fait maître,  
La rigoureuse loi  
Veut que je cesse d'être  
Dès qu'on parle de moi.

No. 18

Quelle est, de toutes les choses du monde, la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans que rien ne peut se faire, qui dévore tout ce qui est petit et vivifie tout ce qui est grand ?

No. 19

Le fer de ma charrue est traîné par cinq coursiers rapides.  
Le champ que je sème est blanc comme la neige.  
Ce que je sème est noir comme l'enfer.  
Je sépare l'ivraie du bon grain, et la récolte s'en va dispersée jusqu'aux extrémités du globe.



LE LUXE ; UNE CAUSE FÉCONDE DE RUINE ET DE CRIME

L'OPINION PUBLIQUE, *log.*—“Madame, profitez de la leçon que l'on vient de vous donner aux États-Unis. Si vous voulez que votre mari conserve sa fortune et son honneur, retranchez ce luxe ; soyez économe. L'économie, dans les familles comme chez les peuples, est la seule base solide de la prospérité.”

L'ŒUF DE PAQUES

"Où donc courez-vous si vite, petite Christie? N'entendez-vous pas les cloches de Pâques qui résonnent joyeusement dans la vallée? C'est l'heure d'ajuster vos tresses blondes devant le petit miroir, et de plisser autour de votre cou le gracieux fichu blanc. Ding! Don! Ding! Don!"

Mais Christie n'entend pas. Elle court, elle court toujours, si vite qu'un chamois ne saurait l'atteindre. Elle serre dans ses deux petites mains les bords de son tablier de coton bleu.

"Que cachez-vous-là, mignonne, demande le naïf coucou, perché sur un vieux sapin dont les racines plongent dans le torrent? Avez-vous dérobé à votre grand-mère les friandises destinées au repas de ce beau jour? Ce serait mal, enfant, retourner sur vos pas. Coucou! Coucou!"

Mais Christie fait la sourde oreille et continue sa course rapide. Maintenant la voilà parvenue tout au bas de la montagne; elle s'assied un instant, ouvre avec précaution son tablier fermé, et sans donner un regard aux fleurettes d'avril qui foisonnent dans l'herbe, elle s'absorbe dans une contemplation joyeuse.

Qu'il est beau, qu'il est éclatant dans son nid de mousse, l'œuf rouge de Christie. C'est le premier qu'elle possède! Trois fois déjà, depuis qu'elle est une grande fille, allant à l'école et sachant lire, la fête de Pâques est revenue, et jamais Christie n'a osé avouer ses secrets desirs. La grand-mère est pauvre, bien pauvre. Comment lui dire: "Mère grand, donnez-moi donc un œuf rouge!"

Autrefois, dans ses pensées enfantines, la petite Christie croyait que l'œuf de Pâques se trouvait au poulailler pour les enfants sages, et elle s'étonnait chaque année d'être si mal récompensée de sa sagesse et de ses efforts.

Maintenant elle sait qu'on l'achète à la ville avec une pièce de monnaie, une toute petite pièce, paraît-il; mais elle n'en a pas été moins reconnaissante à la bonne fermière du Rosenthal de son aimable cadeau, et elle est devenue rouge comme l'œuf lui-même en lui disant merci.

"Voilà ton déjeuner tout trouvé, Christie," ont dit ses petites camarades qui se moquent de sa joie naïve.

Mais Christie ne leur a pas répondu; elle s'est mise en route, et maintenant l'œuf de Pâques est entre les mains de l'enfant malade, du pauvre Gaspard le boiteux. Voilà bien des jours qu'on ne le voit plus à l'école ni au catéchisme; mais qui donc s'inquiète de lui, qui donc, je vous le demande si ce n'est la petite Christie?

"Tiens, Gaspard, dit-elle toute souriante, il est pour toi, mon bel œuf de Pâques. Pour toi encore ce rayon de miel, ce morceau de fromage de chèvre et ce croûton de pain frais."

L'enfant regarde toutes ces richesses; il admire les narcisses des prés et les renoncules printanières écloses le matin même sous les doigts de Christie; le soleil qui s'introduit furtivement par la fenêtre entr'ouverte les anime de ses gais rayons, et le pauvre lit du malade semble un reposoir pour la Fête-Dieu.

Pourtant ce n'est pas le soleil, ce ne sont pas les fleurs, ce n'est pas même l'œuf de Pâques qui font naître le sourire sur sa bouche souffrante. Ce que l'infirmes aime le mieux dans la fête qu'on lui donne, c'est le rire éclatant, ce sont les fraîches couleurs et les yeux bleus de Christie, ces yeux semblables à la violette des bois; et c'est surtout le bon cœur et l'âme compatissante de sa petite amie.

Et maintenant, mignonne, partez vite, plus vite encore que vous n'êtes venue. Les cloches sonnent à grandes volées; dans tous les sentiers de la montagne les pieux fidèles accourent, l'église est ouverte, la messe va commencer.

"Alleluia!" disent les cloches. "Alleluia!" chante le coucou, "Alleluia!" répète la petite Christie, en entrant pleine de joie dans l'église du Dieu ressuscité.

MARIE MARÉCHAL.

ÉPISEDE D'UN COMBAT NAVAL

La Revue de France raconte un curieux épisode du fameux combat naval de Gibraltar. L'auteur de l'article attribue à un marin de Paimpol, nommé Gersalé, la mort de l'amiral Nelson, et il rapporte le récit qui lui a été fait par le matelot breton:

"Une détonation retentit; un grand cri de triomphe s'éleva de notre bord. Nous avions désemparé deux des coquins qui nous menaçaient, et le vaisseau que montait l'amiral anglais, après avoir tourné sur lui-même, tomba sous le vent et nous présenta sa poupe.

"Nous lui avions donc fait quelque grosse avarie? En effet, de la hune d'artimon, où j'étais placé, je vis que les cordes de manœuvre de son gouvernail avaient été emportées. Des matelots s'efforcèrent pour les remplacer au milieu de la confusion causée par le va-et-vient des hommes qui ramassaient les morts et les blessés. Un groupe d'officiers se tenait debout à la coupée de l'escalier de la dunette.

"Parmi eux un petit homme grêle, qui portait trois étoiles sur la poitrine, donnait des ordres. Je l'entendais parler. Je baissai les yeux, et, sur le couronnement de son navire, que la lame soulevait, je lus: The Victory. Je regardai de nouveau l'officier.

"Son maigre visage était hautain et calme; on eût dit qu'il souriait. Je compris que je voyais Nelson. Mon sang ne fit qu'un tour: je me sentis pâlir de colère, je levai mon fusil et le mis en joue. Mais un tas de réflexions me passèrent sur la tête. Il était si tranquille et si fier! Il se défiait si peu: c'était le chef, le vainqueur d'Aboukir, quelque chose comme le Napoléon de la mer! Je relevai mon arme. Non! aussi vrai qu'il y a un Dieu, je n'aurais pas tiré, je ne voulais pas tirer. Pourquoi, dans le même instant, les Anglais firent-ils sur nous une décharge de tous leurs canons? Était-ce brave d'être dix contre un? Comme un fait exprès, les volées suivaient les volées. Nous fûmes massacrés, rasés, la hune d'artimon seule resta debout au milieu de ses agrès croulants; nos batteries étaient démontées et ne ripostaient plus. Pour la troisième fois, la voix du commandant monta jusqu'à nous. "Courage, enfants, dit-elle, et feu pour la France!"

La France!... J'eus comme une vision, et la figure de l'amiral anglais apparaissant toujours à travers la fumée et souriant, je visai et fis feu. Les officiers se jetaient à genoux, se tordaient les mains. L'un d'eux, le visage gonflé, se tourna vers nous, et levant le poing, cria ces mots que j'ai bien souvent répétés et que je me suis fait expliquer plus tard:

"Dam your eyes! Dam your hands! Misérables Français!"

Il mêlait sa langue à la nôtre, qu'il ne savait pas bien. J'étais tout étourdi; il me semblait que je rêvais, lorsqu'un coup violent, me frappant sur la tête, me renversa sans connaissance. Je me relevai prisonnier en Angleterre.

PLUIE DE MOUCHES

Il y a quelque temps, les journaux annonçaient une pluie de viande tombée dans une ville de l'Ouest des Etats-Unis. Il y a quelques jours, les dépêches de Québec nous parlaient d'une pluie de mouche à la Rivière-du-Loup, comté de Témiscouata. L'Événement public, au sujet de ce phénomène, les renseignements suivants:

"Les mouches tombées récemment, sous forme de pluie, à la Rivière-du-Loup, sont classifiées comme suit par M. Bélanger, curateur des musées d'histoire naturelle de l'Université-Laval:

"ORDRE: Névrophtères, insectes dont les larves vivent sous l'eau.  
"FAMILLE: Perlides. Probablement la Capnia pygmaea.  
"On la rencontre fréquemment à New-York, en février, au dire de Fitch.  
"Cette intéressante petite bête ne paraît pas avoir encore été l'objet d'une étude approfondie de la part de nos naturalistes canadiens. Voici son histoire populaire, telle que racontée par un vieil habitant:

"On le voit en plus ou moins grande abondance, tous les ans, vers le milieu ou la fin de mars, sur la neige, dans certains endroits du pays. Les cultivateurs canadiens-français lui donnent le nom de bête à sucre, les Anglais celui de sugar fly.  
"Plus il y en a, plus il y a espoir de faire une abondante récolte de sucre; son apparition donne le signal pour l'entaille des érables.  
"Sur la rive sud de l'île d'Orléans, elle apparaît d'abord sur les battures de glace au bord de l'eau, et dirige sa marche et son vol vers le nord, contrairement à la sauterelle qui, dans ces parages, se dirige toujours du nord au sud jusqu'à ce qu'elle aille se jeter et se noyer dans le fleuve.  
"Après avoir franchi les battures, les mouches vont s'abattre sur les arbres qui bordent le chemin; puis, de là, se dirigent vers les érables où on les trouve par milliers au bout de quelques jours. Pendant ce temps, elles cheminent sur la neige et sur les verglas.  
"Elles sont extrêmement friandes de sucre, et s'attachent par centaines aux godilles par lesquelles s'écoule l'eau d'érable; de là la nécessité de couler cette eau avant de l'évaporer.  
"Telle est, en peu de mots, l'histoire de cet intéressant petit animal qui éclot dans l'eau glacial du mois de mars, et chemine l'espace de plusieurs milles sur les glaces, le verglas et sur un lit de huit pieds de neige."

USAGES DU MONDE

DES SUJETS DE CONVERSATION

La conversation est-elle susceptible de perfectionnement? Assurément oui. Chacun, en surveillant son langage, améliorera la conversation générale. Il suffit pour cela d'éviter certaines fautes que l'on commet d'ordinaire par inattention ou manque de bon vouloir. S'il ne nous est pas donné à tous de briller dans le monde, il nous est toujours facile de n'y être pas ennuyés.

On a jeté souvent la pierre à ceux qui parlaient de la pluie et du beau temps; il est presque impossible cependant de se passer de ce sujet de conversation. Tout le monde s'intéresse à la chaleur et au froid, au vent et à la pluie, à la neige et à la tempête, à la grêle ou à la rosée: agriculteur, homme du monde, chasseur, marin, ou malade dont un changement de température renouvelle les douleurs. Peut-on faire une partie de plaisir sans escompter les fantaisies du soleil? Peut-on planter sans désirer une ondée qui rende le terrain plus favorable?

Ne bannissons donc pas la pluie et le beau temps de la conversation. Il n'y a du reste pas de limites à prescrire aux sujets de conversation, pourvu qu'ils n'offensent pas la morale; que celui qui parle ne soit pas ridicule, que ceux qui écoutent ne soient pas ennuyés: voilà la règle. Nous pouvons obtenir de chaque causeur quelque chose d'utile et agréable; les esprits graves nous feront penser, les esprits légers nous distrairont.

Cependant, il est des sujets de conversation reconnus pour fastidieux. Les détails personnels ont cet inconvénient. La plus belle bataille du monde est fatigante quand elle est racontée longuement par le militaire qui y a figuré, fût-ce au premier rang. Lorsque vous parlez de vos espérances d'enfant, de votre village et de son clocher, des travaux de votre profession, vous laissez même le plus patient des auditeurs.

Car c'est là un travers commun à l'humanité: l'auteur tirera un manuscrit de sa poche et vous en racontera les vicissitudes, et Dieu veuille qu'il ait la modestie de ne point vous en lire les "beaux passages", c'est-à-dire l'ouvrage entier! Le financier commencera l'histoire de la hausse et de la baisse, de ses bénéfices et de ses spéculations; l'huissier même croira être très-intéressant en racontant une saisie immobilière ou une demande en licitation portée devant le tribunal.

Évitons donc de parler des travaux de notre profession. Autre écueil, la maladie: "J'ai des pesanteurs d'estomac.—Mes migraines durent vingt-quatre heures.—Mes digestions ne se font pas.—Les nuits sont bonnes, mais dans le jour j'ai des somnolences..." Et souvent lorsque vous entrez dans un salon, que vous entendez parler de tant de maux et de tant de remèdes, vous vous étonnez que les mêmes gens, au lieu de se mettre au lit et d'appeler le médecin, aillent au spectacle ou au bal le même soir.

Ils ne sont malades que pour se plaindre. D'autres personnes ont une disposition triste dans l'esprit qui les porte à annoncer toutes les nouvelles alarmantes. "Monsieur un tel va certainement mourir.—Le pain est augmenté, comment vivrons-nous?—On annonce la guerre.—On dit que le choléra est à nos portes; le nombre des victimes serait incalculable..."

Il y a courage et non légèreté à supporter les maux de la vie, et à n'en point fatiguer les oreilles d'autrui. Il faut examiner les esprits avec lesquels on est en rapport, et s'étudier à les faire briller en leur fournissant le sujet de conversation qui peut leur être favorable. Un homme entiché de sa noblesse vous parlera volontiers de ses ancêtres, pour peu que vous l'y poussiez; de même un militaire de combats, et un voyageur des pays qu'il a traversés.

Beaucoup de jeunes femmes ne savent parler que de robes et de chapeaux, beaucoup de vieilles dames que de cuisine et de ménage. Aux premières, je dirai: Prenez garde qu'on ne vous trouve frivoles.—Aux secondes, j'insinuerai respectueusement ceci: En nous faisant part des désagréments que vous occasionnent vos domestiques, vous nous les faites subir, faites-y attention!

Mais la plupart des femmes et des jeunes filles de ce temps-ci sont un peu savantes, un peu artistes. Le mot de musique ou de peinture éveillera en elles des aperçus ingénieux, nous révélera peut-être des connaissances approfondies. Toutes peuvent parler métaphysique, car elles ont de l'observation, la connaissance du cœur humain; et la lecture des bons livres de ce siècle, l'étude des littératures étrangères font des femmes, non pas des bavardes comme le prétendent les hommes, mais des êtres pensants et sachant causer.

SAVON CANADIEN.—Au coin des rues Ste. Catherine et Durham, se trouve la superbe manufacture de savon de MM. J. Barsalou et Cie. Quatre étages; cent cinquante pieds sur trente-cinq. Machine à vapeur de 25 forces. Cuves énormes; casseroles monstres; tuyaux conducteurs en proportion. Graisse, suif, huile de graine de cotonnier, gomme, alcalis. D'ordinaire, la cuisson de ce mélange donne une odeur insupportable. Ici, aucune odeur. Le savon se fait dans des vases clos. On dit que la qualité en est belle. Essayez-le. Il faut encourager nos industries. C'est la meilleure des prolections.

Brésil.—Un arbre merveilleux.—Un consul anglais, M. Morgan, a adressé dernièrement à son gouvernement son rapport annuel sur la situation du commerce au Brésil, en 1874. Dans ce rapport, M. Morgan cite comme l'un des arbres les plus utiles et dont l'acquisition serait une source de richesses pour le pays où il pourrait prospérer, le carouba, sorte de palmier (copernicia cerifera). Cet arbre croît, sans aucune culture, à Céara, à Rio Grande de Norte, à Bahia. Il résiste à la sécheresse la plus longue et reste toujours vert et luxuriant. Ses racines jouissent des mêmes propriétés que la salsepareille. La tige fournit des fibres très-fortes qui acquièrent un magnifique éclat, des pièces de bois équarries et d'excellentes palissades pour les clôtures. Lorsque le palmier est jeune, il fournit une nourriture abondante et saine. On en extrait du vin, du vinaigre, une matière saccharine et une sorte de gomme qui rappelle le sagou par son goût et ses propriétés. Pendant les sécheresses excessives, le carouba a rendu d'immenses services aux populations de Céara et de Rio Grande de Norte. On fabrique des instruments de musique avec le bois de carouba, ainsi que des tubes et des tuyaux de conduite pour les eaux. La pulpe du fruit a un goût excellent, et la noix huileuse et émulsive, rôtie et réduite en poudre, tient lieu de café. On extrait du tronc une farine semblable au maizena, et un liquide ressemblant à celui du cocotier de Bahia. Avec sa paille on fabrique des nattes, des chapeaux, des paniers, des balais! On exporte chaque année, en Europe, de grandes quantités de cette paille pour la fabrication de superbes chapeaux. La valeur de la paille de carouba exportée, ainsi que des chapeaux et autres articles fabriqués sur le lieu même de la production, s'élève à 119,500 livres sterling par an.

On retire des feuilles du carouba une cire utilisée dans la fabrication des chandelles. L'exportation de cette cire atteint annuellement la somme de 162,500 livres sterling.

A propos d'expositions.—Il y a eu, dans l'Amérique du Sud, une exposition de casse-têtes, massues, coups-de-poing et autres armes défensives. Il s'y passa un drame affreux que nous compte un pur Yankee de nos amis: Un planteur avait séduit la femme d'un armurier et avait échappé à ses poursuites en se retirant dans ses propriétés du Nord—a cinq cents lieues de là.

Dix ans plus tard, il revint dans la ville où il avait accompli son forfait. Sa victime était morte, et le mari ayant changé de nom, passait pour avoir disparu depuis longtemps.

Le séducteur se promenait tranquillement dans l'exposition la tête découverte, quand il remarqua sur l'étal d'un exposant, un énorme casse-tête fait de trois boulets de plomb hérissés de pointes d'acier, et montés sur trois alevins, réunis en un seul faisceau à leur base.

—Comment se sert-on de cela? demanda-t-il au marchand.

Ce dernier, qui venait de reconnaître l'individu qui avait jadis bouleversé son ménage, saisit le casse-tête et répondit tranquillement:

—Vous le prenez ainsi et vous vous en servez comme cela.

Et il fit voler en éclats le crâne du client. Un procès s'en suivit... L'armurier fut acquitté.

Hypnotisme spontané, clinique de M. Bouchut.—Il s'agit d'une petite fille de dix ans, apprentie depuis cinq mois pour la couture de gilets d'homme. Au bout d'un mois d'un travail assidu, non exagéré cependant, tout en faisant une boutonnière, elle perdit connaissance et dormit une heure. Revenue à elle, elle se remet à son ouvrage, même accident; et depuis, chaque fois qu'on lui donne une boutonnière à coudre, l'hypnotisme s'est reproduit, tandis que tout autre travail de couture, quel qu'il soit, est sans inconvénient. M. Bouchut a voulu être témoin du fait; il lui donne une boutonnière à coudre: elle n'a pas fait trois points qu'elle tombe lourdement de sa chaise sur le sol; elle est complètement endormie. M. Bouchut la relève, et constate de la catalepsie des bras et des jambes, la dilatation de la pupille, le ralentissement du pouls, une insensibilité complète. Le sommeil dura trois heures, et l'enfant revint à elle sans ressentir rien de particulier. Le lendemain même épreuve, le sommeil ne dura qu'une heure. M. Bouchut constate que tout autre travail de couture ne lui produit pas d'hypnotisme. D'autre part, il détermine celui-ci en faisant regarder avec attention et fixement un crayon d'argent placé à 10 centimètres de la racine du nez.

Intelligence des hirondelles.—Un de nos lecteurs nous communique le fait suivant, qui nous a paru fort intéressant:

"A la campagne où j'étais l'été dernier, un de mes amis essayait son adresse en tirant des hirondelles au vol; une d'elles fut atteinte: en un instant une vingtaine d'hirondelles se trouvèrent réunies autour d'elle, et tandis que les unes, étendant leurs ailes, soutenaient dans l'air la pauvre blessée, les autres volaient autour d'elle en poussant de petits cris plaintifs. Ce spectacle curieux, et bien fait pour émouvoir l'auteur barbare du meurtre, dura quelques instants, puis, quand les intelligentes petites bêtes virent que leur compagne était morte, elles la laissèrent tomber et l'abandonnèrent. Je ne sais si ce fait s'est déjà produit, et si ce n'est pas en soutenant ainsi leurs compagnes fatiguées que les hirondelles arrivent à traverser les mers. En tout cas, voilà un exemple bien touchant de l'instinct des oiseaux."

INTIMITÉ

Adieu, madame; adieu!—Dans son palais de neige, L'hiver aux blancs frimas que le soleil assésige,

Adieu!—Mais nous revient et sa senteur m'enivre. Je veux courir les champs, je veux me sentir vivre;

Mais qu'importe! après tout, croyez-m'en sur parole: Je vous quitte à regret, comme l'oiseau s'envole,

Vous ici; moi là-bas: que c'est triste, madame! Je ne vous aurai plus pour retremper mon âme

Et cinq mois loin de vous, c'est long comme une année... Au souvenir d'hier—illusion fanée!

Ah! non, non, loin de moi! ces lignes vous font rire... J'en suis charmé; j'y tiens: c'est un dernier sourire

Québec, avril 1874. EUDORE EVANTUREL.

Note sur la méthode à employer pour l'essai des conditions de conductibilité des paratonnerres, note de M. R.-Fr. MICHEL.

J'ai eu la pensée de disposer les expériences que je me propose d'entreprendre pour la vérification de l'état de conductibilité des paratonnerres établis sur les édifices municipaux de la ville de Paris, de la manière suivante.

Je mesurerai ensuite la résistance du sol; en ayant soin de renverser le sens des communications de la pile avec les deux plaques, j'obtiendrai les deux chiffres de résistance nécessaires à la mesure de la conductibilité.

Le volcan d'Ilyamna (Ancienne Amérique russe).—Le volcan d'Ilyamna, qui est toujours en pleine activité, est situé dans la chaîne de montagnes qui forme l'arête de la presqu'île d'Alaska.

L'ascension de l'Ilyamna est assez pénible parce que le sol est recouvert de pierres volcaniques. En outre, le voyageur est souvent exposé à s'enfoncer dans des couches épaisses de cendre.

Les missions catholiques en Chine.—Dans les 18 provinces de la Chine, qui contiennent 360,000,000 d'habitants, l'Eglise Catholique compte environ 500 missionnaires.

PAUVRE PÈRE!—Nous lisons dans le Courier de Opelousas (Louisiane):

"Dimanche dernier, M. Henry Chacheré, qui demeure sur la limite de notre ville, était occupé à couper du bois pour la cuisine, quand son fils, un petit garçon de 6 à 7 ans, vint vers lui et se baissant pour ramasser un morceau de bois, il reçut un coup de hache sur la tête.

"Cependant, la malheureux père voyant son fils inanimé, appela du secours, et M. Léon Boutté courut à un cheval qui se trouvait dans la cour, sauta dessus et le lança au galop pour aller chercher un médecin; mais à peine le cheval était-il lancé, qu'il s'abattit, et cheval et cavalier roulèrent ensemble sur le sol.

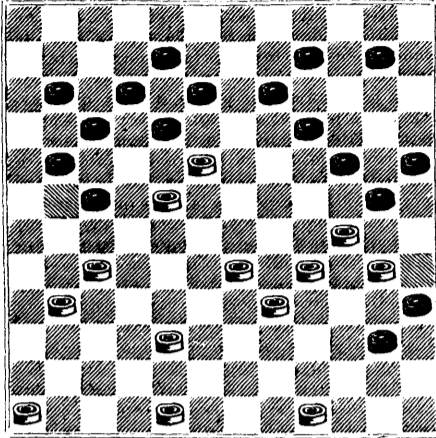
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, pourront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal.

PROBLÈME No. 23

Par C. Labelle, Montréal.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 20

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. It lists piece counts for various board positions.

Solution juste du Problème No. 20

Montréal.—T. Berthiaume.

Autre Solution juste du Problème No. 18

Marlboro, Mass.—Jacob Vigeant.

Autres Solutions justes du Problème No. 19

Marlboro, Mass.—Jacob Vigeant, Charles Lesieur.

Montréal.—J. A. L'Heureux.

Les chiffres accompagnés d'un astérisque (\*) désignent une Dame.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Large table listing market prices for various goods including flour (Farine), grains (Grains), vegetables (Légumes), dairy (Laiterie), poultry (Volailles), game (Gibiers), meats (Viandes), and other items (Divers).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock including beef (Boeuf), veal (Veaux), mutton (Moutons), and hogs (Cochons).

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE."

Capital, - - - - - \$6,000,000

Actif Disponible - - - - - pres de - \$1,200,000



OFFICIERS:

Président: J. F. SINCENNES. Vice-Président: JOHN OSTELL. Gérant Général: ALFRED PERRY. Sec. et Trés.: ARTHUR GAGNON. Assis.-Gérant: DAVID L. KIRBY. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER.

ACTIF EN OR

Table listing gold assets including bonds of the State of New York, bonds of the Company of Montreal, stocks of banks, and other securities.

PASSIF

Toutes Réclamations pendantes pour Pertes, Billets payables, et divers Comptes dûs par la Compagnie..... \$149,291 59

Assure tous les Risques d'Incendie, ainsi que les Bâtiments voyageant dans les eaux intérieures et leurs Cargaisons, et les Frêts et Cargaisons des Navires à vapeur et à voile Océaniques de première classe.

BUREAU PRINCIPAL: 160 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

7-1-45

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurant pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse de Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.) MONTREAL.

7-3-52-15

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal.

GLACE! GLACE!! GLACE!!! POUR LA SAISON DE 1876.

D. MORRICE & CIE.

Reçoivent maintenant des commandes pour l'approvisionnement d'été, et espèrent qu'ils seront favorisés d'un patronage aussi libéral que durant les dix dernières années.

A LOUER.

DEUX BUREAUX au premier étage de la bâtisse faisant l'angle des rues Bleury et Craig. Aussi UN ÉTAGE ENTIER de la même bâtisse, convenable pour des bureaux ou une manufacture.

G. B. BURLAND, 115, rue St. François-Xavier.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique,—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés.

Coutellerie

FOURCHETTES ET COUTILLERES, HUILLIERS, plaqués à prix réduits. Aussi venant d'être reçus: CAGÈS D'OISEAUX, CAFETIÈRES FRANÇAISES à alambique et PLUMEAUX FRANÇAIS, chez

L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

Corniches

ROULEAUX ET ANNEAUX, aussi BARRIÈRES D'ESCALIERS, la plus grande variété dans les derniers goûts, chez

L. J. A. SURVEYER, 524, Rue Craig, Montréal.

LE RANGE

ou Fourneau à cuisine le plus amélioré est

Le "NEW ENGLAND"

Ses qualités sont trop nombreuses pour être énumérées, mais on peut facilement se convaincre en en faisant l'inspection.

MEILLEUR & Cie.

652, RUE CRAIG,

Près de la Rue Bleury.

MACHINE À LAYER DE BUNNELL,

TORDEUSE ET REPASSEUSES,

Machine à peler les pommes, à trancher le pain, le légumes, les viandes, &c. 7-1-16

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.